RENÉ BINET

CONTRIBUTION À UNE ÉTHIQUE RACISTE

CONTRIBUTION À UNE ÉTHIQUE RACISTE

Du même auteur

THÉORIE DU RACISME
Ed. des Vikings, Paris 1950 (*épuisé*)

SOCIALISME NATIONAL CONTRE MARXISME
Comptoir national du Livre, Paris (*épuisé*)

Notre institut se propose de rééditer ces ouvrages.

Dans la même collection :

PRÉCIS DE BIOPOLITIQUE
par Jacques de Mahieu

NOUS AUTRES RACISTES
par G.-A. Amaudruz

LA MÉDECINE NATURELLE
par Jacques Baugé-Prévost

LE CELTISME, L'ÉTHIQUE BIOLOGIQUE DE L'HOMME BLANC
par Jacques Baugé-Prévost

CONTRIBUTION À UNE ÉTHIQUE RACISTE

RENÉ BINET

ÉDITIONS CELTIQUES
6655, rue Saint-Denis
Montréal
Tél. : 279-6641

Reproduction interdite

La loi du 11 *mars* 1957 *n'autorisant aux termes des alinéas* 2 *et* 3 *de l'article* 41*, d'une part que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective ; Et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement des ayants droit ou ayants cause de l'auteur décédé, est illicite (alinéa* 1*er de l'article* 40*). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles* 425 *et suivants du Code Pénal.*

1975 *Marie Binet*
6 *rue Roger Mordrel*
94140 Alfortville
France

Reproduction et traduction, même partielles, interdites, sauf accord de Marie Binet. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

PRÉFACE

À Barcelone, en 1969*, la Xe assemblée du Nouvel Ordre Européen, sur proposition du Mouvement celtique, a décidé la création de l'Institut supérieur des sciences psychosomatiques, biologiques et raciales. Cet institut, qui a déjà publié plusieurs ouvrages pour la défense de la race, se devait d'éditer une œuvre posthume de René Binet qui fut, en* 1951*, l'un des cinq membres fondateurs de ce même Nouvel Ordre Européen.*

*Avant de lire "*Contribution à une éthique raciste*", j'ai éprouvé, je l'avoue, de l'appréhension. Ce texte, qui remonte à près de trente ans, n'allait-il pas se trouver dépassé par la recherche scientifique, par les événements politiques, par d'autres ouvrages de doctrine, ou, du moins, "vieilli" par l'inactualité de ses références ?*

Eh bien ! À part deux ou trois points tout à fait secondaires et à part quelques négligences d'expression que l'auteur eût sans doute éliminées, tout est encore écrit en lettres de feu. Le premier chapitre, par exemple, est non seulement d'absolue avant-garde dans la pensée raciste, mais il ouvre, précisément aujourd'hui, de nouveaux et immenses horizons à quiconque désire arracher nos peuples à la décadence et les ramener sur le chemin de l'ascension biologique.

Par un hasard extraordinaire, l'idée maîtresse de l'ouvrage n'a jamais été plus actuelle. René Binet montre, en effet, que le socialisme non marxiste, s'il ne se place pas au service de la race, ne peut que tâtonner et va de scission en scission. Seul le racisme lui apportera l'unité, car le véritable socialisme n'est que la conséquence logique de la défense d'une race ... Au moment où, sous la menace de la crise économique, se multiplient les groupements socialistes nationaux à la recherche d'une irréalisable unité, le présent ouvrage apporte la solution, la seule solution du problème.

Mais Binet n'a pu être si actuel que parce qu'il est inactuel. Il nous parle comme s'il vivait aujourd'hui, parce qu'en réalité il n'est pas encore mort, parce qu'il est en tout cas du XXIe *siècle.*

On ne lira pas cet ouvrage comme un roman. Mais on le relira inlassablement, car la vigueur et la hardiesse de la pensée forcent à la réflexion.

Et à l'action.

Si Binet s'adresse à toutes les forces saines, capables d'agir, il s'adresse plus qu'à tous aux jeunes. Aux jeunes qui peuvent donner leur vie entière à la cause, tandis que nous autres, les anciens, ne pouvons offrir que ce qu'il en reste. Aux jeunes qui, ayant le plus d'avenir, ont aussi le plus de tâches.

Et Binet leur parle. Il leur dit comment construire le Parti, l'arme de la race. Il leur dit la grandeur, la beauté de l'accomplissement du devoir.

Mais le lecteur jugera lui-même. Et il fera circuler ce livre.

Notre institut espère pouvoir rééditer bientôt les autres œuvres de René Binet.

G.-A. Amaudruz

NOTES BIOGRAPHIQUES

Parce que la masse a accoutumé de placer sur chacun une étiquette précise qui le classe dans une catégorie politique distincte, il lui semble difficile d'admettre qu'un homme, un groupe d'hommes ou qu'un parti refuse d'entrer dans cette classification trop simpliste et se dise mandataire et représentant d'un peuple tout entier ou d'une race. Aussitôt les gens de la foule se sentent pour un temps mal à l'aise devant un tel homme ou un tel mouvement. Ils essaient encore de l'affubler d'une étiquette de droite ou de gauche, ils le condamnent tour à tour comme droite ou gauche, sans se figurer, qu'il n'est pas, qu'il n'est plus l'un ou l'autre mais qu'il est en même temps l'un et l'autre ! Il est devenu l'un et l'autre, non par crainte de conclure ni par hésitation devant le choix mais seulement parce que dépassant la droite et la gauche pour les unir en un peuple et une race, il a surmonté et synthétisé l'un et l'autre.

Pour qu'un homme ou un groupe d'hommes ou un mouvement parvienne à cette position politique, il faut souvent qu'il vienne de la droite ou de la gauche, qu'il ait assez vécu à droite ou à gauche pour les connaître et les surmonter. Cette expérience lui aura permis un développement nouveau et le franchissement d'une autre étape. Dès lors, chez ceux qui l'ont franchie, dans cette volonté qu'on a de les cataloguer encore sous un titre précis et connu, on imaginera une instabilité, un reniement là où il n'y a qu'un développement naturel seulement un élargissement des perspectives et une élévation du but lui-même !

Parfois le développement inattendu et brutal d'une situation politique, de grands bouleversements sociaux seront à l'origine de cet élargissement des vues et de l'action mais le plus souvent, une étude persévérante et méthodique obligera de prendre une position nouvelle que de conclusion en conclusion, inévitablement on reconnaît comme plus juste et mieux vérifiée.

Ai-je à dire que condamné dès 1936 comme "fasciste" par les communistes et les socialistes, en un mot par les marxistes, je n'en étais pas moins condamné comme "communiste" par la justice du gouvernement de 1939, que pourchassé comme "communisant" par les chefs de la Brigade SS en 1944-45, je n'en suis pas moins pourchassé comme "nazi" par la justice du gouvernement de 1946-47 ? — Cela n'est pourtant qu'un seul et même fait, la suite d'une certaine continuité de position politique qui, n'acceptant d'être maintenue dans les limites d'aucun des camps en présence, les voit se dresser tour à tour contre elle, atteints qu'ils sont dans leur existence étroite par la menace d'une unité qui ne les admettrait plus !

Je n'entends pas expliquer ma position à ceux qui n'ont jamais rien entendu à la lutte politique. Je n'entends pas plus me justifier aux yeux de ceux que même la situation désespérée de tout l'Occident civilisé n'a pas tiré de leur torpeur. Je veux seulement, à ceux de mes amis qui ne la comprendraient pas pleinement dans son développement progressif, montrer que ma position politique est restée uniformément fidèle à une constante unitaire en s'élargissant et en se précisant peu à peu.

J'étais venu aux Jeunesses communistes parce que je croyais confusément dans la can-

deur politique de mes seize ans, que seul le P.C. et les J.C. avaient une discipline suffisante, une hiérarchie assez rigide, un programme assez précis, pour réaliser l'unité du pays autour d'un programme profondément social.

Que je sois tombé alors dans l'erreur de beaucoup qui confondent marxisme et socialisme importe peu à la chose et de plus forts que moi ont suivi aussi ce chemin — Il n'en subsiste pas moins un fait fondamental : Je souhaitais la réalisation d'un socialisme centralisateur et planificateur qui fût en état de réunir pour la réorganisation du pays, les couches les plus importantes du peuple français — Sans doute cette position était mal formulée et plus sentimentale que justifiée par une étude théorique définie, mais elle n'en était ni moins profonde, ni moins réelle.

Que l'on ne m'objecte pas que l'emprise du Komintern sur sa section française était à ce moment telle qu'elle fut par la suite et que la lutte pour un "programme français" y ait été impossible ! La lutte que menaient alors les Doriot, les Barbé, les Celor prouve surabondamment le contraire et démontre que depuis 1928 ou plus longtemps encore, une opposition sérieuse entre le programme "strictement sectaire et étroit des "russes" et la tendance à l'unification des trois classes, s'était dessinée et précisée.

Ce combat, ignoré du public, et qui durait sourdement depuis des années devait éclater une première fois en 1933-34 lorsqu'une fraction importante du P.C. réclama l'unification des forces ouvrières socialistes, comme prélude à une unification ultérieure avec "les classes moyennes", une nouvelle fois lorsqu'en 1939 la déclaration de guerre amena vingt sept parlementaires communistes à se déclarer "français" et à répudier la politique du "parti de l'étranger".

Je ne parlerai que de la première de ces batailles : Dès 1933 un groupe à l'intérieur du P.C. avait demandé "l'unité" — Les journées de février 1934 intervenant aussitôt après cette déclaration de guerre portaient sur le plan .public ce qui jusque là n'était qu'une lutte intérieure de fractions. La constitution immédiate et presque spontanée de milliers de "comités d'entente" socialo-communistes était la preuve d'une volonté unitaire profonde chez les hommes du peuple des deux partis. Mais fait plus important, dans deux ou trois localités de France, "l'unité" s'élargit immédiatement à tous les groupes qui se réclamaient de doctrines sociales et particulièrement à des organisations que le P.C. d'alors appelait "petites bourgeoises".

Le Havre fut l'une de ces localités ; Le Havre où je dirigeais les J.C., où des camarades défendaient une position politique semblable à la mienne au sein du P.C. ! Ce mouvement, sous la direction de quelques camarades et de moi-même fut tellement large et puissant que, dès le 3 février 1934 et pour la première fois depuis 1928, le peuple prenait la rue et manifestait "contre les voleurs" — contre les scandales politico-financiers du moment — avec l'adhésion de toute la population. Quelques jours plus tard des groupes étroitement de droite essayant de manifester à leur tour réunissaient *librement* dans la rue trois cents personnes qui d'elles-mêmes après un défilé sans entrain sur cinq cents mètres se dispersèrent et disparurent dans l'indifférence générale ! Naturellement la direction du P.C. condamna notre attitude : Tout le Bureau politique du P.C. français la combattit et la conclusion fut l'article fameux de Thorez : "Feu ! Sur l'opportunisme".

Au Havre la bataille se termina, après une lutte fractionnelle acharnée, par l'exclusion

et la démission d'un tiers des effectifs d'alors et ma propre exclusion le 20 juin 1934. La bataille fut telle qu'on y fit à plusieurs reprises intervenir la lutte physique à l'intérieur même du parti !

Au moment où, au Havre, j'étais exclu avec mes camarades pour avoir tenté de réaliser pratiquement une unité massive sur une base socialiste et nationale, Barbé-Doriot sur une position analogue mais plus restreinte étaient également exclus. Ils ne poussaient pas aussi loin leurs exigences unitaires puisque l'unification pour eux comprenait uniquement socialistes et communistes et devait seulement "polariser" les classes moyennes mais non les englober. Plus tard, d'ailleurs, leur tendance à abandonner peu à peu beaucoup de leur programme socialiste et à accorder une large place à des éléments du grand Capital international, tels Pucheu, nous écarta encore un peu plus d'eux et même Barbé à ce moment les abandonna.

L'unité du peuple sur une base française et socialiste, se révélait impossible à réaliser sous la direction du P.C. à la suite de cette expérience. La S.F.I.O. n'était qu'une "machine électorale". Le problème était donc de regrouper des éléments dont la formation de base fût socialiste et qui ne dépendissent pas d'une Internationale constituée. Il fallait, de plus, qu'ils soient pleinement d'accord avec l'idée unitaire qui nous animait. Ce regroupement pouvait servir de base à une unité ultérieure plus large et viable !

Je rencontrai alors des militants qualifiés de "trotskystes" mais qui étaient détachés de toute internationale et de Trotzky lui-même. Autour de leur journal "La Commune" ils avaient créé des groupes d'unification qu'ils appelaient "Groupes d'Action Révolutionnaire". Là se retrouvaient des militants de tous les groupements socialistes d'alors et même des "frontistes" de Bergery. C'était un début "possible". Je commençai avec eux une collaboration qui s'avéra naturellement de plus en plus difficile à mesure que passait le temps. Les G.A.R. n'étaient qu'une entreprise destinée à gagner quelques hommes à un groupe aussi sectaire que le P.C. sans en avoir, ni la rigueur politique, ni la tenue personnelle, ni la discipline d'organisation, ni la capacité pratique de travail suivi. J'y constituai très vite un groupe fractionnel qui résolut de rétablir au moins une tenue politique et personnelle plus rigide afin, au bout de quelque temps, de reprendre en main le combat pour l'unité.

Le journal *Le Prolétaire* fut lancé et quelques mois plus tard, quand reprenant leur tactique de noyautage les gens de "La Commune" entrèrent dans le P.S.O.P. de Marceau Pivert, nous commençâmes, sur le plan régional d'abord, des pourparlers d'unification honnête et sur une base politique ferme avec cette même organisation. Les préparatifs de guerre, et la guerre elle-même interrompirent ce travail mais du moins, nous avions prouvé notre volonté d'unité en même temps que notre fermeté politique au cours de toute cette période. — Populaires, socialistes, unitaires, tels nous apparaissions depuis 1933. Notre position au sujet de la politique internationale dès cette époque eut également la même fermeté et la même netteté. Les deux pôles de cette attitude étaient fixés par une position au sujet de l'U.R.S.S. et une position au sujet des Etats européens y compris l'Allemagne.

Dès 1936, alors que les trotzkystes, même dissidents, étaient absolument alliés aux staliniste sur le principe de la "défense de l'U.R.S.S.", que "La Commune" à ce sujet acceptait une théorie de Trotzky qui offrait à Staline de s'engager comme "simple soldat" dans l'armée rouge pour la défense de l'U.R.S.S., j'écrivais nettement :

> "les peuples et les travailleurs révolutionnaires et socialistes ne défendent plus l'U.R.S.S. ! Ils y voient se développer une certaine forme de servage qui est à l'opposé du socialisme. L'U.R.S.S. a le droit pour développer une révolution industrielle que nous avons, nous, terminée depuis cent ans de reprendre les méthodes que nos capitalistes ont abandonnées depuis longtemps, mais les socialistes et les syndicalistes ont le devoir de les repousser comme tristement réactionnaires."

Cette attitude était nette ! Nos adversaires ne s'y trompèrent pas et nous accusèrent de "fascisme" car tout ce qui est antistalinien est "fasciste" ! Voyons l'autre position.

Dès 1934, nous écrivions que quels que soient les régimes des pays d'Europe Occidentale, une unification devait se préparer qui finirait son développement dans une Fédération des États Unis socialistes d'Europe. Cette plateforme était moins précise sans doute mais puisque nous n'étions plus d'aucune internationale constituée, ces états socialistes d'Europe seraient nécessairement nationaux. Cette attitude d'ailleurs nous amenait en 1939 à expliquer dans un manifeste qui nous fit condamner que la guerre qui venait — ce manifeste était publié avant la déclaration de guerre — était purement réactionnaire et ne représentait nullement les intérêts des peuples européens ! Et que les peuples d'Europe et particulièrement de France et d'Allemagne devaient s'y opposer.

Fait caractéristique, et bien que notre position à l'égard des Juifs et des races en général n'ait pas été précisée encore, il s'est trouvé que sur la politique intérieure comme sur la politique extérieure notre position fut toujours en désaccord avec celle des membres juifs des organisations au sein desquelles je me trouvai. Cette opposition spontanée commença en 1933 et ne cessa à aucun moment depuis ! Jamais nous n'avons pu collaborer longtemps et de façon profonde. À nos yeux, ce fait n'est pas le résultat d'une simple coïncidence. Les Juifs et nous ne pouvons nous rencontrer quant à la conception du monde futur par suite de nos tempéraments propres particuliers à nos races respectives et qui devaient nous opposer.

Vint la "guerre-éclair" de 1940 puis la captivité. Complètement coupé de nos camarades en France que la guerre d'ailleurs dispersait, je me trouvai plongé au milieu des hommes du peuple, venus de tous les horizons politiques et de toutes les classes sociales. Les discussions politiques commencèrent, ardentes, entre nous ! N'ayant plus à tenir compte des partis ou des organisations existantes, dans les camps et les Kommandos de travail, je pus exposer librement mon point de vue sur un grand nombre de problèmes. Je fus aussi amené à le préciser dans beaucoup de ses formes et souvent dans son fond. Enfin j'en arrivai à vouloir réaffirmer puis rédiger de nouveau l'ensemble de ce que je croyais utile pour le développement futur de notre pays — Je ne me heurtais plus à la discipline formelle d'un groupe ou d'une doctrine officiellement reconnue ; Cela devenait facile !

C'est ainsi que, perdu au fond d'un Kommando de discipline, entre Peine et Hanovre, au bord du Mittellandkanal, après des mois de captivité, après trois évasions, aux heures de loisir que me laissaient des travaux de terrassement, je rédigeai un "programme" — Dès le départ, je le voulus socialiste, unitaire, français. D'aucuns, depuis, ont voulu y trouver l'influence d'un "milieu" — Qu'on me laisse sourire : Ceux qui ont connu la dureté du Kommando de discipline, l'isolement de la captivité accru de l'isolement d'une garde supplémentaire, souriront avec moi ! À ce moment, en trois années d'Allemagne, je n'avais pas lu un seul journal français et je n'avais pas non plus eu deux heures de conversation

politique avec un Allemand — Le contact avec l'Allemagne avait plutôt été un contact avec la crosse du fusil de ses soldats qu'avec ses militants ! Non ! Si un milieu avait imprimé quelques notions nouvelles en mon esprit, c'était seulement celui des ouvriers et des paysans français qui, depuis des mois, m'entouraient.

Évadés pour la plupart, unis par la force d'aspirations communes, nous ne soulevions pas le problème de la "résistance" ou de la "collaboration" parce que pour aucun de nous, il ne pouvait se poser ! Nous avions seulement à nous défendre contre des gardiens qui depuis longtemps avaient perdu à nos yeux toute nationalité précise pour n'être que des gardiens ! Or, la confiance de mes camarades me chargea neuf fois de la lourde tâche de les représenter face aux autorités allemandes — Neuf fois, en quatorze Kommandos, les Français qui m'entouraient et qui souvent me suivirent de Kommando en Kommando, connaissant par conséquent mon attitude personnelle et politique, me nommèrent "Homme de confiance" — Souvent d'ailleurs ce furent les gardiens eux-mêmes qui refusèrent de me "reconnaître" comme tel, seul hommage rendu à mon attitude qui n'était que fermement française — C'est la preuve que je veux unique de ce que ce programme, rédigé au milieu de mes camarades, représente sans doute le mieux leurs aspirations profondes, leur bon sens populaire, et leurs besoins réels. Rédigé à la lumière de mon expérience politique préalable il reflète naturellement aussi tout ce qu'antérieurement j'avais pu trouver de méthodes de travail indispensables à tout développement politique réel.

Il n'y avait là — et j'insiste encore sur ce point — ni démagogue ni agitateur politique pour nous troubler. Notre défense et notre unité allaient de soi sans discussion et sans hésitation. C'est pourquoi aussi dans cette atmosphère de camaraderie et d'unité française ce programme fut rédigé avec une rigueur et une netteté que je n'aurais jamais pu trouver ailleurs. Sans risquer de me tromper donc, j'affirme : Voilà ce que demandent, au fond d'eux-mêmes, les ouvriers, les paysans, tous les gens du peuple de France. Les démagogues pourront un instant les tromper ; Vite ils reviendront à cela, qui socialement et moralement est leur volonté et leur certitude.

Dès cette minute, ce qui jusque là n'avait été que la prise de position théorique d'un militant qui considère que le socialisme doit être pour tous et non pour une classe, que par suite il peut faire l'unité de tous mais que d'autre part il ne doit et peut faire l'unité que nation par nation et race par race, ce qui n'était que position théorique dis-je, devint la manifestation brutale d'une réalité et d'une nécessité profondes au cœur des masses du peuple. — Il n'était plus d'hésitation possible ! La voie était là et seulement là ! Le socialisme se réaliserait ainsi ou ne serait pas ; Et s'il se réalisait, tous ceux qui voudraient s'y opposer seraient balayés par la force et la volonté mêmes du peuple.

René Binet

CRÉATION DE L'HOMME NOUVEAU

Le racisme, en tant que conception particulière du monde et en tant qu'il donne naissance à une nouvelle doctrine politique et sociale, apporte incontestablement un message important à l'homme européen. Bien que celui-ci ne le perçoive pas toujours distinctement, le ferment d'un monde nouveau a été jeté. Il peut se heurter à une opposition sérieuse, à une incompréhension momentanée, il sera néanmoins tôt ou tard entendu.

Sans doute, l'homme européen semble presque plus tenir à sa propre dégénérescence qu'à son progrès ; Il semble fier de sa décrépitude raciale, de sa décadence. Et dans la mesure où le racisme s'attache à sélectionner une espèce nouvelle d'homme blanc ; Dans la mesure où cette sélection rigoureuse peut l'exclure d'un monde qu'il soupçonne sans le souhaiter ; Dans la mesure enfin où il se trouve blessé dans sa propre suffisance, il tente de se dresser contre sa guérison et son salut.

Nous avons dit qu'il s'agit de galvaniser les forces qui subsistent, de ramener au jour les vestiges d'une ancienne noblesse raciale qui caractérisent la civilisation, la culture et l'homme européens. Il s'agit en ce faisant de hâter la naissance et l'avènement d'un individu plus fort et plus complet, — plus sain — qui fera éclater les limites de la société étriquée et du monde sans perspectives actuels. Face au dernier homme de la décadence, faire naître le premier homme du monde nouveau, de l'ordre nouveau, digne d'une philosophie et d'une éthique correspondant au niveau des connaissances de notre temps, tel est le message et l'objet de notre racisme.

Le racisme est en même temps la négation la plus totale et l'affirmation la plus brutale. Au delà d'un dégoût et d'une sorte de désespoir d'un homme que le mélange des sangs et l'influence des philosophies asiatiques ou africaines ont émasculé, il veut éveiller la confiance, la foi en l'homme qui vient. Il en est la certitude. Il doit pour être lui-même s'opposer dès l'abord à tous ceux qui tournés vers le passé, ses méthodes et ses valeurs périmées, voient l'âge d'or derrière et non devant eux. Il doit s'opposer à tout le désordre, à tout le chaos, à toute l'insuffisance des sociétés actuelles qui héritent de connaissances et de techniques dont elles ne sont dignes en aucun cas, dont elles ne peuvent pas faire usage.

Notre message utilise encore certains mots de l'homme d'hier et du monde d'hier, dans la mesure où les valeurs nouvelles encore en gestation n'ont pas créé leur propre langue. Déjà pourtant les anciens mots pour nous s'emplissent d'une substance nouvelle. C'est ainsi que la voix de la race qui commence de balbutier ses premiers mots doit s'éveiller et être éveillée chez le grand nombre.

On peut espérer d'ailleurs que l'orgueil immense de faire naître et de voir naître l'homme du nouvel âge pourra, chez beaucoup, étouffer le petit égoïsme, l'étroite soif de jouissances immédiates, la voix de la race en déclin qui gît et survit en chacun.

La première sélection qui crée le parti révolutionnaire, l'expression de son but, la forme de son combat, préfigurent déjà la race nouvelle. Son message n'est reçu que par ceux qui dans leur chair et dans leur esprit sont prêts à le recevoir. Son message naît de leur propre mouvement, de leur volonté, de leur représentation du monde nouveau.

Nous ajouterons pourtant qu'il s'agit non d'un dogme immuable, mais d'une figure mouvante ; C'est un message toujours incomplet, toujours en devenir, vivant et marchant comme et avec l'homme combattant et créateur qui le conçoit. C'est pourquoi le parti, comme expression plus complète, comme synthèse de l'homme d'hier et de celui d'aujourd'hui doit devenir tour à tour héritier et juge du passé, créateur et législateur de l'avenir.

À chaque époque, la masse des hommes refuse une perfection nouvelle pour se rattacher à ce qui fut la perfection du passé, mais à chaque époque, le parti révolutionnaire et la mince élite qui exprime son message, suscitent une série de combats chez l'individu et dans la société. Nous voulons que notre parti demeure assez vivant et assez jeune pour déclencher constamment cette lutte de soi contre soi, et de soi contre tous, non comme le voulaient les morales et les religions négatives, pour réprimer les aspirations instinctives et profondes de l'homme, mais au contraire, pour les exalter et les sublimer.

La loi de l'homme complet est l'effort et le combat. Seul l'homme du parti préparé physiquement et intellectuellement peut vivre totalement, en lui-même, cette lutte. Si l'homme en effet, est perpétuellement divisé entre son désir de se surmonter, de se dépasser lui-même, en faveur d'une nécessité collective impérieuse et son inertie purement animale, seul celui qui est depuis longtemps armé pour cette lutte peut y triompher. Il n'appartient qu'au petit nombre de prendre entière conscience des intérêts généraux de l'espèce et d'entraîner la masse du peuple dans ce sens. Comme héritier et comme ascendant, comme créateur et comme médiateur, comme juge et comme législateur, le parti est seul apte à surmonter et à faire surmonter cette hésitation et à conduire le peuple au même but.

Cela crée l'obligation pour l'homme du parti de s'intéresser constamment aux traditions et aux habitudes, aux aspirations et aux besoins de son peuple, non dans la mesure où ils s'expriment spontanément mais dans la mesure où le parti les exprime, les pense et les préfigure.

Il doit constamment maintenir le contact avec ce qui est mouvant et positif dans son peuple, mais il doit aussi le devancer et le guider. Il doit déceler dans le peuple dont il est guide et responsable, tout ce qui est cause d'affaiblissement et de chute.

Il ne s'agit donc pas d'un contact machinal, d'une adaptation pure et simple, dans l'examen familier, mais d'une critique permanente et aiguë, d'un échange actif et créateur jetant le ferment de la progression raciale, de la sélection, de la crise permanente dans la pâte de tout le peuple. L'homme du parti, en perpétuelle inquiétude, est précurseur du devenir permanent du peuple et de la race. Sa vie est le refus constant de se satisfaire, pour lui-même et son peuple, de la norme de vie qui à chaque instant est celle de son peuple. L'homme du parti doit voir à chaque instant au-delà de l'état actuel, le but nouveau, la conquête nouvelle, le type nouveau à réaliser. Recevant en lui-même l'expression de son peuple et de sa race, il doit aussitôt la transposer, en extraire un élan nouveau et conduire son peuple dans un mouvement ininterrompu de sélection, dans une crise permanente d'enfantement racial, dans une révolution permanente. Chaque jour, il rejette le type du jour comme un type déjà révolu,

pour le modèle racial plus profondément sélectionné que sa volonté projette et dessine.

Il n'est pour l'homme du parti plus question d'objectif fixé, de but en soi, d'idéal final et permanent. Il n'a plus comme dans les religions du passé un type éternel à éternellement imiter et reproduire. Il cesse de concevoir qu'on puisse modeler sa vie et son devenir sur tel ou tel type humain passé.

Pour l'homme européen nouveau, créateur de sa race, le but est un but qui marche, le modèle est devant et non derrière. Son idéal racial, chaque jour recréé, n'est pas arbitraire et extérieur, mais dans le sens de l'élévation de la race, de la divinisation de sa race. Pour lui se divinise, en quelque sorte, le type idéal et mouvant de la race. Ce modèle mouvant et vivant, perpétuellement increé et constamment recréé, est la projection de sa volonté dans le monde. Mais le parti et l'homme du parti ne peuvent recréer chaque jour ce but et ce type mouvant que par la soumission totale de leur vie et de leur morale à l'impératif du développement et de l'élévation de leur race : Héritiers et créateurs de leur race, créateurs de leur modèle.

Nous vivons sans doute un moment où les porteurs de l'idéal racial, où les créateurs de la race se sont lassés pour un instant d'être les porteurs d'une culture et d'un type humain supérieur. Ils ont pour un temps été affaiblis et amoindris par le mélange des sangs, par le chaos social, par le contact continu avec une échelle de valeurs créée par des éléments venus d'Asie ou d'Afrique. Leur contact spirituel avec des valeurs négatives leur a fait parfois supporter que d'autres races fussent tenues pour égales de l'Homme européen. Ces valeurs adaptées sans doute au niveau et aux aptitudes, aux besoins, pour tout dire, des races qui les ont enfantées ne sont certainement pas mauvaises en elles-mêmes. Pourtant, bien que vivantes et valables pour d'autres, elles sont porteuses, pour les races de l'Europe, d'hypnose et de mort.

Le drame de notre époque est que les hommes européens ont, par lassitude et par faiblesse, abandonné le sentiment de supériorité pourtant évidente de leur race, de leur sang et de leur culture.

Créateurs de toute culture, bâtisseurs de toute civilisation, ils ont accepté pour leurs égaux ceux qui, loin de créer, avaient, au contraire, traditionnellement détruit les cultures et les civilisations qu'ils avaient rencontrées sur la route de leur expansion.

Les hommes européens ont eux-mêmes condamné leurs dieux et leur morale pour accepter ceux des peuples du désert sans même sentir qu'ils allaient ainsi vers la destruction de ce qui faisait leur valeur supérieure, le niveau de leurs idéaux et la validité de leurs buts.

Ils sont allés parfois jusqu'à se demander si les peuples qui depuis des millénaires sont plongés dans l'apathie physique et le néant intellectuel, dans la stagnation morale et la dégradation sociale, n'avaient pas découvert dans leurs "contemplations" des valeurs égales ou supérieures. Ils ont supporté qu'on exprime cette idée contre nature que les individus qui mimaient les gestes de leur culture et de leur civilisation étaient de même importance et de niveau égal à la race qui créait cette culture et cette civilisation. Ils ont "découvert" ce que les autres appellent "l'humilité culturelle" en face des autres continents et se sont placés dans la situation du professeur qui voudrait s'instruire de la science de ses élèves. L'autorité du maître sur l'élève leur semble un privilège exorbitant. Bien plus, si cette autorité doit devenir permanente parce que l'élève est incapable de s'élever jamais au niveau du maître, alors, désabusés ils préfèrent se retirer et se taire que de devoir s'éveiller de leur rêve.

L'intérêt qu'ils portent et qu'ils ont pour mission de porter aux valeurs dont ils sont dépositaires et comptables doit leur faire repousser la supposition même que l'on puisse substituer à la culture traditionnelle de l'homme blanc celle de races qui au cours des siècles ont été inférieures, aussi longtemps que la pureté de leur propre sang sera garante de la permanence et du développement de cette culture.

C'est pourquoi encore, et comme contrepartie, ils doivent veiller jalousement à la pureté de leur sang, refuser tout mélange et tout mode de vie qui pourraient l'amoindrir, toute échelle de valeurs et tout enseignement qui pourraient conduire à son affaiblissement.

En acceptant seulement de discuter l'évidence historique de la supériorité de leur race, ils ouvrent la porte à la désintégration de leur personnalité et de leur race. L'ouverture du débat est-elle autre chose, en effet, que la manifestation préalable d'un doute sur la valeur et le rôle historique de leur race et de son devenir ?

La puissance de la race n'est pas seulement issue de constatations culturelles raisonnées, mais naît d'une certitude évidente et suffisante, congénitale. C'est un sentiment intérieur de supériorité, une foi dans la puissance du sang.

La prise de conscience totale de la réalité raciale conduit et doit conduire au sentiment de participer consciemment à la forme la plus parfaite du devenir humain et du devenir du monde lui-même. La plus grande insulte qui puisse être infligée à la race tout entière et indirectement à sa propre personnalité par un individu appartenant à la race supérieure est incontestablement le doute ou la fin de non-recevoir opposée à la réalité raciale ou à l'idée de la supériorité de l'homme européen, en tant que créateur et que législateur, en tant que participant à un type unique, mythique, divin.

Ce n'est qu'ainsi que se développe le sens de la supériorité absolue de la race dont on hérite le capital racial, en même temps que le sens de la responsabilité à l'égard de cet apport qui doit être transmis accru à la race nouvelle créée en permanence dans et par chaque homme de la race.

Nous pourrons donc résumer en une seule formule notre conception : La race détermine l'être, mais l'être consciemment crée la race. L'action est consubstantielle à l'être ; L'obéissance à l'impératif racial s'identifie à la connaissance.

Ainsi la race n'agit en aucun cas hors de l'homme, mais l'homme peut agir au-delà de la race sous sa forme actuelle. C'est là et là seulement que s'exprime la plus grande liberté de l'homme : Dans la création consciente et permanente de la race. C'est cette certitude, c'est cette liberté vers le haut qui détermine la solution qu'il apporte et doit apporter au problème des relations de la race et du monde ; De la race et de l'individu ; De la société et de l'individu ; Qui détermine, par suite, plus particulièrement l'attitude de l'homme européen à l'égard des autres races et des autres sociétés. Le fait que les différentes races se trouvent présentement face à face et souvent cohabitent rendrait impossible d'écarter cette question. Au dehors et au-delà de toutes les races, la race blanche dresse et doit maintenir la flamme d'une culture et d'une échelle de valeurs qui lui appartiennent en propre et qui pour n'être pas valables pour toutes les races n'en sont pas moins les seules qui puissent les élever un peu au-dessus de leur éternel état végétatif.

Il est bon d'ailleurs de ne pas tirer une interprétation erronée de cette dernière affirma-

tion. Sans doute la culture de l'homme européen est la seule qui puisse contribuer en quelque manière à élever un peu le niveau de vie des autres races. Nous n'entendons nullement en tout cas prétendre que notre conception du monde et du rôle de l'homme dans le monde, que notre échelle de valeurs soit applicable, assimilable ou accessible à ces races. Nous savons et affirmons le contraire. Nous pensons toutefois que ces éléments sont clans certains domaines aptes à reproduire et à copier de façon très conséquente — et, pour eux, utile, —les manifestations de notre culture. Il n'est même pas impossible que pour les adapter à leurs besoins ils les transforment en les améliorant. Dans ce cas, comme dans les autres, ils n'auront cependant que copié et manifesté ainsi leur impuissance à créer à notre niveau et à influencer utilement notre propre développement.

Le sens véritable de notre race qui est l'initiative et la création se trouve opposé aux aptitudes de toutes les autres races, non pas par haine étroite ou incompréhension de notre part, mais parce qu'elles gêneraient le développement harmonieux de notre race dans les mêmes domaines. Il est donc inutile en ce moment d'insister sur ce qui différencie notre race des autres et ce qui en fait un produit unique sans qu'aucune analogie extérieure ou sentimentale puisse jamais les rapprocher.

On nous objectera qu'il n'est pas de race pure à l'heure présente dans le monde. Nous aurions loisir de rétorquer qu'elle existe en fait dans les manifestations historiques d'une culture absolument unique et qu'elle est donc biologiquement virtuelle dans la plupart des pays de l'Europe. Mais aussi sur cette base biologique, quand on nous aura reproché d'en faire une notion purement subjective et que nous aurons reconnu qu'elle existe surtout dans notre volonté de la voir renaître, nous ajouterons que c'est aussi la manifestation de la volonté créatrice qui définit et qui crée les conditions d'existence de la race. L'identité de notre représentation du monde et de l'expression de notre volonté dans l'action constitue la seule base valable d'un développement individuel et collectif au sein des peuples européens.

La projection de cette volonté et de cette pensée dans la vie courante de notre époque doit recréer par là même les conditions biologiques de l'unité sociale et politique de ces peuples, au-delà des nationalités librement associées du continent.

Ceux qui parlent de fédération ou d'union européenne, d'Europe ou d'union du continent sans concevoir ou exprimer que cette union ne peut prendre naissance que dans les aspirations les plus profondes des peuples du continent et par l'apparition progressive de la race européenne et non par la création d'un magma informe de peuples et de races sans caractère, ceux-là trahissent la culture humaine en général et lui ferment la route de tout progrès.

Ceux même qui oseront accepter l'idée de la création d'une race européenne sans voir clairement qu'il faut pour la créer éliminer d'abord toutes les causes de dégénérescence au sein de chaque communauté nationale, ceux-là empêcheront encore la véritable libération raciale du continent. Toute attitude confuse ou indécise dans ce domaine, toute solution qui ne donnerait pas la prédominance absolue aux éléments les meilleurs, produits d'une sélection dans l'ensemble de l'Europe, ne pourrait qu'édulcorer et rendre stérile toute construction sociale et politique et ne ferait que contribuer au déclin plus rapide de notre civilisation d'origine.

C'est pourquoi nous n'insisterons jamais assez sur l'abîme fondamental et total qui

doit opposer la future "race européenne" aux autres races, quel que soit leur niveau actuel apparent. Encore ne les opposons-nous pas de façon toute négative : Nous appartenons à une race et d'elle nous créons une race meilleure. En créant ainsi, nous nous heurtons à d'autres races qui se trouvent en travers de notre route et de notre devenir. Notre racisme, manifestation de foi, de force et de plénitude, n'est, ni ne peut être, négatif. C'est au nom même de son devenir qu'il écarte ce qui s'oppose à son devenir.

Nous avons admis et sous-entendu l'unité d'essence de la race et de l'individu dans la race, par suite la tendance à l'unité du monde et de l'homme dans la mesure où le monde s'extrait pour lui d'un concept de sa volonté. Le but suprême du raciste conséquent est de réaliser entièrement en une unité volontaire sa conception de la race, de l'homme et du monde. Le centre immuable de toute notre conception du monde est la volonté, l'impératif de la race tel qu'il se manifeste fragmentairement dans chaque individu sain.

Il y aurait cependant une contradiction certaine dans le fait de vouloir dresser sur notre conception de la race, du monde, de l'homme, une théorie spéculative et abstraite alors que seule la race vivante, l'homme vivant, en devenir constant, sont les seules prémisses valables de notre conception.

La volonté de la race se manifeste dans l'homme sain et conscient comme un acte concret et non comme une spéculation métaphysique. L'individu ne peut être en quelque sorte, s'il est sain et "bien venu", que cette volonté faite chair et projetée dans le monde et le combat permanent de la vie.

Tout affaiblissement libéral de cette conception ne pourrait qu'ouvrir une brèche et saper la base sociale du devenir racial. La race ne peut survivre d'abord, progresser ensuite, que par la création constante dans la vie, par la sélection systématique et non par l'élaboration de théories plus ou moins intellectuelles et coupées du réel. De telles théories stérilisantes sont de simples négations sans perspectives constructives raciales ou sociales. Nous ne nions pas que le refus pur et simple d'accepter certains voisinages de races et certaines manifestations sociales et politiques issues de ces races est bien tentant, dans la mesure même où il demande moins d'efforts. De telles solutions de facilité ne peuvent nous agréer. Ce n'est pas la fuite qui protège la race et le peuple mais le combat. Ce n'est pas la défensive stérile qui conduit à la victoire mais seulement, dans le combat, l'attaque permanente.

Quand l'un de nous observe l'histoire des migrations par exemple et les transformations d'ordre social, racial et politique, il doit non seulement en saisir les particularités organiques, non seulement analyser la capacité de combat et de virulence des races qui en sont les troupes, mais exprimer dans quelle mesure et de quelle manière le devenir de notre race les surmontera et les dépassera. D'autre part il ne peut s'agir de choisir parmi les valeurs admises par l'adversaire celles qui pourraient de prime abord sembler acceptables aussi pour nous, c'est-à-dire qu'il ne peut s'agir d'un choix déterminé par rapport à l'adversaire. Même une valeur qui semble acceptable dans ce cas ne peut être tenue pour telle que par suite d'une erreur d'appréciation momentanée. Elle n'est pas l'expression d'une réalité. Aucune valeur ne peut être patrimoine commun de deux races ni de deux espèces. Dans le cas où leur forme serait semblable, leur essence, par définition, ne pourrait être que contradictoire et par suite nuisible au développement original de notre propre race.

On ne peut en aucun cas choisir parmi les valeurs de l'autre race. Ces valeurs, pour être

réelles chez l'autre sont fausses dans notre propre devenir. Toute adoption, toute acceptation d'une valeur non originale est un acte contre nature. Même la valeur la plus proche de nous, est entachée, au fond, de la tare d'origine qui la marque. La différence essentielle entre notre échelle de valeurs, notre conception du monde et celle des autres races, réside en ce fait que chaque échelle de valeur se tient sous l'influx d'une volonté raciale bien précise, délimitée et hautement caractéristique. Or la volonté de la race en tant que représentation du monde est tout à la fois la loi, la crise et le jugement de tout acte humain, de toute histoire, de toute philosophie et se trouve être même inconcevable comme accessible à une autre race quelle qu'elle soit, qui ne veut trahir ni sa mission, ni sa vocation.

Toutes les attitudes intellectuelles, morales, sociales ou politiques naissent de prises de positions nettes sur la nature et la volonté de la race, sur la nature et la volonté de l'individu, et tant qu'il a choisi dans son domaine d'être législateur et créateur de la race.

Il n'est certainement pas possible d'admettre que la collectivité sociale, quelle qu'elle soit, puisse jamais se trouver à l'abri de faiblesses et de compromissions, de tendances à l'abandon et à la décadence. C'est pourquoi la formulation la plus rigoureuse et la vigilance la plus grande sont à requérir de chacun et d'autant plus que son rôle sera plus important.

Une seule forme de société peut garantir un retour automatique à la santé raciale, l'obéissance à l'impératif de la race. C'est celle où la loi correspond autant que possible aux nécessités de la race. Il ne s'agit alors pour l'homme, ni d'accepter ni de refuser cette loi, ni seulement de lui obéir passivement, mais au contraire, dans la mesure où elle correspond à sa propre nécessité, de se dresser lui-même comme le champion de cette loi, de s'identifier à elle. Son attitude devient alors un état constant d'opposition à toute valeur étrangère à la race, de tension constante et de militantisme dirions-nous, en tant qu'il est lui aussi créateur de cette race et héritier de son impératif.

Or, l'homme européen n'arrive pas dans une société ou monde où il soit maître d'un domaine à lui seul réservé, où l'opposition ne viendrait que de l'extérieur, de races vivant dans d'autres parties du monde. Il ne se trouve pas dans un espace vierge qu'il pourrait immédiatement peupler de sa conception sociale, politique et culturelle. Bien au contraire son propre espace est encombré d'une végétation parasitaire considérable issue de toutes les races qui l'entourent. De plus, dans son propre sein, par le mélange des sangs antérieur à lui, des aspirations qui lui sont étrangères et débilitantes se sont introduites.

Si nous parlons alors de la création d'une nouvelle race en devenir permanent, nous ne pouvons imaginer la moindre spontanéité de création. Une telle spontanéité rendrait inutile l'organisation et le parti. Il s'agirait de cas de perfection individuelle et collective dont l'histoire humaine ne connaît pas d'exemple. Elle n'est en tout cas pas concevable dans l'état actuel du développement humain. Nous ne pourrons négliger par suite, ni l'étude systématique de l'histoire des races supérieures de l'Europe, ni la préparation méthodique individuelle par l'élaboration collective au sein du parti et du peuple ; Le parti agissant comme facteur subjectif du peuple et de la race.

L'enseignement racial sera donc composé des notions familières et connues, mais devra aussi comporter l'approfondissement de valeurs entièrement nouvelles et révolutionnaires ; Valeurs de choc et de crise.

La religion de la race n'est ni soumission ni obéissance, mais héritage et création per-

manente. Elle n'est pas la réponse à un mot d'ordre ou à une discipline extérieure, à un dogme mystérieusement justifié, établi ou "révélé", mais la brusque prise de conscience d'une réalité retrouvée, d'un critère qui avait déjà été un impératif au temps où dans les sociétés naissantes la hiérarchie spontanément s'établissait de la race conquise à la race conquérante. Elle est la reprise de conscience d'un sentiment que des siècles de soumission au dogme de religions négatives, de corruption faussement égalitaire, d'humanitarisme vide avaient étouffé et parfois presque détruit.

La première tâche sera donc de dénoncer la fragilité de ce vernis, de démasquer la parodie immonde qui sous prétexte d'amour de l'humanité" annihile l'homme le meilleur et le prive de tout ce qui ferait sa force et sa valeur. Il faudra dénoncer sans cesse la menace qui pèse sur une vie qu'il faut faire redevenir totale et pure de toute hypocrisie faussement morale. Il faudra dénoncer tout ce qui pourrait restreindre l'orgueil victorieux qui doit habiter chacun pour peu qu'il se sente vraiment héritier et continuateur d'une race de conquérants et de législateurs, de créateurs. Il lui faudra enfin rallier les énergies éparses, les membres dispersés d'un grand corps racial égaré et qui se retrouve.

Participation à la création volontaire de l'homme nouveau au sein de la race nouvelle, adhésion spontanée au corps populaire et racial, participation constante dans le parti au devenir de la race dans sa volonté, tels seront les premiers devoirs de celui qui dans notre temps osera se dresser contre la dégénérescence générale, contre l'abaissement progressif de son peuple et de sa race. La prise de conscience de cette nécessité est le premier pas dans la voie d'une lutte de l'homme européen qui relève le drapeau de sa dignité et de sa civilisation.

SOCIALISME ET RACISME

La civilisation que nous sommes convenus d'appeler occidentale est non pas née avec l'apparition d'une religion ou le début de rayonnement d'une cité mais vraiment avec l'apparition d'une race supérieure que, depuis, à cause de son seul aspect extérieur, on appela la race blanche.

Au moment préhistorique où refluaient les races primitives jaunes ou négroïdes qui jusque-là avaient occupé notre continent, l'homme blanc apportait déjà avec une incontestable supériorité intellectuelle et technique les formes plus développées de son art. L'expression conjuguée de sa supériorité technique, de son intelligence et de son sens des belles formes sont telles que, dès ce moment, on peut presque parler d'une intellectualité blanche relativement à ses contemporains.

Sans doute, par la suite, certaines parties de cette race magnifique ont pu subir le métissage, dégénérer et disparaître. D'autres couches de même origine et qui s'étaient trouvées préservées assurèrent toujours la relève. De lutte en lutte et de migration en migration à travers les siècles, on retrouve toujours la présence agissante d'une race supérieure qui représente un type physique et moral bien déterminé. Grâce à cette race, le flambeau d'une civilisation blanche passa jusqu'au monde historique et jusqu'à nous, héritiers responsables de ce legs.

Il y eut des époques où la pureté de ce type plus largement répandu sur tout le continent, sans voisinage immédiat de races moins développées et moins élevées, ne posa aucun problème de défense et d'unité pour elle. Il y eut au contraire d'autres instants où elle ne se trouva plus seule sur les vastes étendues du continent mais où des mouvements d'invasion, en apportant le mélange plus ou moins poussé des sangs, apportaient en même temps la division et le morcellement territorial. Pourtant, toujours, dans le flux et le reflux, le génie de la race blanche maintint la supériorité de son niveau sur toutes les autres.

On tentera de nous opposer pour argument l'existence très ancienne d'une "civilisation" jaune en Chine, par exemple, et pour preuve on nous indiquera que les Chinois avaient "résolu" certains problèmes sociaux par la nationalisation et la culture en commun de la terre, joignant 800 ans avant J. C. la culture d'un lopin personnel à la culture du "Kolkhose" ; Ce qui nous conduit tout naturellement à certaines comparaisons. Pourtant, un état de guerre civile constant fait de leur histoire une série de longues convulsions dont chaque mouvement se manifeste par quelques centaines de milliers de têtes coupés. On peut en conclure avec quelque raison que leur inaptitude à un gouvernement et à une organisation stable est la preuve, à côté de certaines capacités techniques, de leur impuissance dans le domaine de l'organisation sociale.

La similitude de leurs réactions en face de problèmes comme celui de l'organisation agraire nous permet aussi d'ailleurs de retrouver des raisons raciales à certaines manifesta-

tions "politiques et sociales" de notre époque. Par contre, au moment où les têtes chinoises tombaient par centaines de milliers aux confins de la Chine dans des guerres civiles sans cesse renouvelées, la civilisation romaine, la civilisation hellénique, pour ne citer que les plus proches de nous, brillaient d'un éclat tout particulier. Même ceux que les Grecs et les Romains appelaient barbares étaient parvenus à un degré de civilisation beaucoup plus élevé. Cela est si vrai que leur organisation politique et sociale est encore capable d'inspirer nos politiques modernes.

Comment aussi comparer les philosophies chinoises aux nôtres, alors qu'elles ne sont tour à tour que la théorie des gymnastiques physiques tendant à l'état extatique, ou la copie mal assimilée des philosophies de l'Inde aryenne ?

Au même instant, les philosophies les plus pures de la Grèce avaient déjà vu le jour, Platon et Aristote, Héraclite et Pythagore avaient déjà donné au monde blanc les prémices de leurs systèmes actuels.

Depuis lors, chaque recul de la civilisation en Occident a coïncidé avec une avance du monde oriental ou africain, à une pénétration des races inférieures, à un mélange des sangs. Le mélange des sangs lui-même se traduisit immédiatement par un recul social important, dans tous les domaines.

À l'apogée de la culture grecque, le génie de la race blanche inspirait à Platon la première des doctrines socialistes, la conception d'un État unitaire et socialiste, une critique des principes de la propriété dont tous ne sont pas encore périmés.

À l'heure où la culture romaine arrivée à son sommet s'apprêtait à s'engager dans la voie de la décadence par suite des apports asiatiques, Jules César, ami et adhérent du complot de Catilina, reprenait à son compte les principales lois et revendications sociales de son temps et, les imposant à l'Empire, jetait les bases du premier État social à forme dictatoriale de l'Occident.

Par la suite, périodiquement, la pensée occidentale, face à l'anarchie de l'Orient, face à une communauté de la misère prêchée tant par les Jaunes que par les Sémites —sous des formes légèrement différentes d'ailleurs, dressait l'idée d'un État puissamment unitaire et responsable assurant à tous ses membres des droits à une aisance et à un niveau de vie matériel et intellectuel uniques pour chaque époque.

C'est toute l'histoire du développement de la pensée socialiste comme manifestation du génie de la race blanche qui aurait besoin d'être écrite. L'aptitude de la race blanche à unir l'ordre le plus rigoureux et le socialisme le plus populaire dans le gouvernement de l'État lui est propre.

Jusqu'à ce jour, à chaque fois que se réalisait l'unité fondamentale de l'Occident autour d'une pensée sociale venue du fond de son génie, une nouvelle vague d'invasions est arrivée de l'Afrique ou de l'Orient qui la brisa doublement par la force et par le mélange des sangs. Il est à remarquer d'ailleurs que le mélange des sangs par la voie "pacifique" y préluda souvent comme ce fut le cas pour la Grèce et pour Rome et la brisa sans même l'intervention de la force.

Chaque fois que par ces moyens l'unité se trouvait brisée, une nouvelle ère d'anarchie politique commençait. Le niveau de vie matériel et spirituel des peuples reculait d'autant. Ce

n'est pas seulement l'anarchie en elle-même qui abaissait ce niveau, ni les conséquences de la guerre civile ou extérieure, mais l'apparition de théories sociales étrangères aux conceptions de l'Europe, et qui niaient l'importance des réalisations sociales. Conceptions notamment qui prêchaient l'abandon et le mépris des biens ou qui substituaient à l'organisation sociale systématique une charité arbitraire et impuissante.

C'est ainsi que la Grèce s'effondra moins sous les coups des Mèdes ou d'Alexandre que par la venue de milliers d'orientaux qui se glissent jusque dans la phalange macédonienne, brisant l'unité raciale et populaire et traînant dans leurs bagages leurs philosophies et leurs religions négatives.

C'est Rome encore qui s'effondra moins sous les coups des Germains que sous les coups de Spartacus et de ses semblables, juifs et esclaves et prêchant l'égalité des races et des hommes, le mépris des biens de ce monde, du monde social en un mot.

Lorsque, plus tard, l'Église reprit en mains certaines réalisations sociales, ce fut dans la mesure où son envahissement par des peuples européens la détachait par la force des choses de ses origines sémitiques. Le "Génie latin" dont parle un Maurras eût été lettre morte comme il l'est dans certains lieux de notre Occident actuel si le sang nouveau des "barbares" ne l'avait vivifié, animé et purifié. Il eût été lettre morte si les peuples encore sains de race n'y avaient introduit l'une des formes de leur esprit d'entreprise, de conquête et de combat.

N'est-il pas caractéristique que les "grands" papes qui tendirent à l'unification de l'Occident en lui rendant sa volonté de conquêtes et de combat et en même temps en encourageant les "communes" à demander leurs franchises aient souvent été des papes francs ou normands et que l'un des plus grands ait eu nom Hildebrand et soit sorti de Cluny ?

Mais serait-ce encore le hasard que les empereurs d'Occident aient vu leurs empires crouler davantage sous les coups d'invasions orientales et d'idéologie sémitique que sous le poids de leurs erreurs ou de révolutions intérieures ? L'esprit des races européennes, esprit d'ordre, de hiérarchie, d'unité, en même temps qu'esprit profondément social devait à toute époque du développement de l'Occident s'opposer à l'esprit d'anarchie communisante du sémite.

Aujourd'hui qu'il est enfin possible de connaître les véritables causes des décadences et des divisions des peuples, nous avons le droit de découvrir tout ce que le génie de nos races blanches peut et doit encore apporter à la civilisation d'ordre, de progrès et de développement harmonieux, par des réalisations sociales enfin conscientes.

Il est nécessaire de souligner que toute pensée socialiste est sortie de l'Occident alors que l'esprit du sémitisme n'a été qu'un facteur de faux égalitarisme, de désordre, de division, d'avilissement social et humain.

Nous aurons, nous, à résoudre en même temps les problèmes de l'unité, sociale, raciale et populaire, continentale en même temps que le problème politique et social proprement dit de l'unité socialiste, à chaque fois que nous parlerons de la race ou de la politique, l'un se résolvant seulement par l'autre.

Remontant aux sources de notre civilisation, et de notre culture, nous pourrons exprimer quelle peut être la conception la plus conforme à ses traditions et à ses besoins et nous dirons comment le parti doit être le porteur de ces traditions et de ces conceptions en les

adaptant seulement aux nécessités de notre époque.

Représentant d'un idéal positif unitaire et socialiste, lié à une histoire et à un développement racial déterminés, pourra-t-il s'affranchir de l'hypothèque que des siècles d'abandon et de déclin font peser sur notre peuple et sur lui-même qui en est l'expression ? Pourra-t-il s'imposer à une nation qui depuis trop longtemps a perdu de vue son véritable rôle et sa dignité première ? Oui, si nous sommes prêts à lui rendre peu à peu ses caractères spécifiques en les améliorant.

Marchons-nous vers l'isolement hautain d'une minorité raciale qui devra durant des décades maintenir allumé le flambeau en le tenant à l'abri des mains malfaisantes ? Allons-nous au contraire vers une renaissance des peuples de l'Occident dans la compréhension harmonieuse du rôle de chacun dans une unité reconquise ? Seule notre action incessante permettra de répondre à ces questions.

La solution de ces problèmes est liée à notre propre capacité d'organisation des forces de renouveau et dans notre aptitude à recréer l'élite nouvelle qui sera capable de transposer nos principes dans la cité et dans l'état.

À nous se posent désormais les problèmes de l'organisation de la vie publique et de l'éducation donnée à la jeunesse. Par delà ces problèmes qui sont immédiats s'en posent d'autres qui le sont à peine moins et qui sont ceux de la civilisation et de la place que nous y tiendrons et que nous y donnerons à la communauté ethnique que nous représenterons. Nous savons que nos peuples peuvent tenir une place importante et être facteurs dirigeants de l'histoire de la race blanche et par suite dans celle de l'humanité tout entière.

Parce que nous sommes et voulons être de notre temps, nous aurons à essayer de voir quels sont les problèmes que pose aussi la "distorsion" des mouvements socialistes par les Juifs qui leur ont inoculé des théories étrangères, et par la division de l'Europe dans les circonstances actuelles. Enfin nous verrons quelles tâches notre appartenance à une race supérieure nous impose aujourd'hui. C'est pourquoi nous aurons présent à l'esprit que nous sommes l'aboutissement d'une longue évolution raciale qui nous transmet un patrimoine bien déterminé. Nous n'oublierons pas non plus que, socialistes, nous ne pouvons être détachés des grands précurseurs de la pensée socialiste qu'ils aient noms Platon, Thomas Moore, Proud'hon, Blanqui ou Sorel. Enfin nous arrivons à l'époque de développement scientifique où il sera possible de réconcilier ce qui paraissait inconciliable : Les théories aristocratiques de Gobineau, Chamberlain, Vacher de Lapouge, Nietzsche, et celles des maîtres du socialisme grâce aux études les plus récentes des lois biologiques.

Il nous sera possible de réconcilier le peuple et son élite et de dire au peuple "il faut" en même temps que les hommes du parti auront le droit et le devoir de dire "je veux". Il sera possible peu à peu que le peuple se fondant et se confondant progressivement avec le parti puisse à son tour tendre à dire "je veux" sans nuire à l'impératif racial qui le détermine, parce qu'il aura pris conscience de cet impératif.

Réconciliant le peuple avec lui-même, réunissant les travailleurs de la tête et du bras, en confiant à chacun le rôle que lui réserve sa valeur propre, nous aurons la possibilité de voir naître, dans l'Occident, une nouvelle conscience avec une nouvelle unité. Nous aurons la possibilité, à chacun, de dire : "il est temps de retrouver ton orgueil originel, ta force et ta santé. Tu as à surmonter la triste humanité de notre temps pour créer un homme nouveau,

par-delà et par-dessus elle. N'aie pour la regarder, ni regret, ni compassion, les vieux dieux sont morts." Avec un homme nouveau naissent des mesures nouvelles et pour chacun la possibilité de réaliser son destin et son œuvre.

Ce sont les origines des mouvements socialistes qui ont posé devant nous les problèmes de l'unité d'une façon impérieuse : L'unité du monde et son unité propre pour réformer ce monde réunifié par lui.

Or sa naissance n'est pas liée aux mêmes causes et n'a connu ni des moyens ni des méthodes semblables dans chaque pays, son unité était donc menacée dès sa naissance.

Les différents groupes socialistes sont nés sous la poussée de nécessités immédiates et non idéologiques. Variables suivant le développement technique et social de chaque région, variables suivant le niveau des groupes ethniques qui les constituaient, ces nécessités imposaient des méthodes diverses. De la justification de ces méthodes sortaient des théories variées.

Ainsi sur le plan idéologique, même au cas où des problèmes absolument identiques se fussent offerts, chaque "tache" raciale exprimait ses besoins et organisait son socialisme différemment. Plus ordonné dans les pays nordiques et l'Angleterre ; Subissant plus nettement l'influence sémitique en Allemagne ; Entièrement sémitisé en Russie, l'instabilité du mélange racial français ou italien lui imposait des formes multiples en France et en Italie.

Ainsi, dès la naissance de la première Internationale, la division profonde éclatait, et dans la seconde, elle se manifestait avec une acuité d'autant plus grande que chaque groupe était appelé à l'exercice du pouvoir dans différents pays.

Ce serait cependant une erreur, hélas trop souvent commise, que de voir le socialisme seulement à travers les internationales qui ne furent à proprement parler que fragments des socialismes. Elles furent des entreprises destinées à canaliser et à détourner de leurs véritables objets les tendances socialistes profondes des peuples européens. La volonté d'unité et de discipline des peuples eût dû pousser les peuples à souhaiter de telles organisations mais non à en confier la direction à des hommes étrangers à notre continent.

À côté de la nécessité pour un prolétariat naissant et surexploité de se créer des organismes de combat et de défense, l'analyse du développement historique par des théoriciens de race blanche amenait ces derniers à jeter les bases d'une conception du monde plus conforme à l'équilibre humain, à la nature et au génie des races européennes. Cette dernière influence qui fit concorder chaque développement conceptuel à chaque tâche raciale fut à l'origine des théories diverses au début, autant et plus peut-être que les conditions économiques différentes.

Ainsi donc, en même temps qu'organisation de combat, l'organisation socialiste était dès sa naissance organisation de pensée et d'éducation. À côté des mouvements socialistes purement matérialistes, naissaient des mouvements socialistes essentiellement idéalistes dont les anarchistes sont à n'en pas douter les représentants authentiques à notre époque. Le fait qu'ils se soient détachés de leur but primitif et de leur véritable origine ne peut en rien modifier notre point de vue à ce sujet.

Le fait que la banque juive internationale, puis l'État soviétique aient abondamment financé les internationales à directions juives n'a pas été pour rien dans leur développement

rapide et considérable, en mettant à leur disposition des moyens que les groupes socialistes concurrents avec leurs seuls adhérents ne pouvaient évidemment réunir avec le fruit de leur travail. Enfin les non-Juifs fortunés ont également emboîté le pas à la banque juive plutôt qu'à leurs compatriotes socialistes et ce ne fut pas pour peu de chose dans la stagnation des mouvements isolés, demeurés nationaux en même temps que socialistes.

Le développement des connaissances scientifiques et notamment de l'anthropologie et de la biologie auraient pu et dû conduire à une atténuation des divergences d'origine en permettant l'unification des bases doctrinales des différents socialismes nationaux. Il n'en fut rien pendant bien longtemps et c'est seulement la guerre de 1939-40 qui fit prendre conscience à nombre de socialistes de la réalité nationale et raciale. Elle faisait en même temps prendre conscience à nombre de nationaux de la réalité sociale, ce qui permit un brassage énorme dans les peuples européens des mouvements politiques et jusqu'à des couches sociales elles-mêmes. Ainsi s'établirent des rapports nouveaux de race à race, de gouvernement à gouvernement et de groupe à groupe. Désormais la conscience d'une unité certaine de tout l'Occident redevint sensible en même temps que l'idée d'une nouvelle unité du socialisme occidental sur la base des parentés raciales apparaissait comme la plus capable de préparer un nouveau regroupement des peuples de l'Occident.

Le morcellement continu des mouvements socialistes dans leur forme moderne semblait un mal insurmontable, entretenu qu'il était d'ailleurs par des "théoriciens" souvent juifs et par des arrivistes de toute race. Cela provenait, ainsi qu'on peut aujourd'hui s'en rendre compte, non du bouillonnement des idées au sein des socialismes de l'Occident, mais bien plutôt de leur faiblesse idéologique et de l'impuissance où ils se trouvaient de surmonter leur manque de programme d'ensemble. Ce mal provenait, à la base, du fait que ni les uns ni les autres n'avaient réussi à isoler doctrinalement les raisons profondes et réelles de leurs divisions continuelles, ni les motifs et les justifications d'une unité de point de vue sur les données essentielles du programme.

Périodiquement en effet, naissaient dans le socialisme occidental de grands mouvements, tantôt à tendance seulement syndicaliste, tantôt à tendance purement politique et qui avaient pour prétention de réveiller ou de rénover le socialisme européen. Chacun d'eux n'obtint pour résultat pratique que de le scinder un peu plus, faute de lui trouver une âme et une raison d'être. La volonté exprimée par les "rénovateurs" de "revenir" les uns à Marx, les autres à Proud'hon ou à Jaurès n'étaient que manifestations de leur impuissance à créer eux-mêmes le grand courant socialiste qui, rattaché toutefois aux traditions les plus pures du socialisme occidental, fût néanmoins adapté au niveau de notre développement technique et aux nécessités dominantes des races occidentales.

Seule l'émotion causée dans le monde par l'avènement du socialisme allemand sous sa forme raciste en 1933 conduisit un certain nombre de théoriciens à réviser plusieurs des mots d'ordre de base de leurs programmes et de leurs doctrines. Là encore ils n'eurent pas assez d'originalité pour "digérer" la leçon et la repenser.

De la même façon qu'ils avaient naguère suivi Marx, ou l'U.R.S.S., ou Jaurès, ils se tinrent à la remorque du national-socialisme allemand sans comprendre qu'il ne faisait que correspondre aux besoins d'un certain cadre racial et ne pouvait, tel quel, s'appliquer à l'Occident entier. Le sentiment obscur de cette insuffisance et de cette impuissance, carence désormais habituelle, ne pouvait qu'entraîner la multiplication des programmes

et des organisations. Plusieurs mouvements et courants parallèles concurrents et souvent ennemis se partagèrent une fois de plus le peuple français. Le "fait" de l'occupation qui incitait l'occupant à diviser ou à aiguiser les divisions qui pouvaient lui être utiles ne pouvait évidemment faciliter la tâche de clarification idéologique nécessaire. Le résultat le plus clair de cette situation fut seulement que le socialisme sémitique des internationales "deux" et "trois" prit le dessus dans tous les domaines de la politique occidentale malgré les tendances spontanées tout à fait contraires des larges couches populaires de l'Occident. C'est pourquoi ces dernières attendent encore l'orientation et la doctrine qui leur manquent.

On pourrait se demander pourquoi les Français dont les tendances à l'unité ont toujours été si profondes qu'ils furent le premier peuple à trouver le chemin de l'unité nationale, ont accepté aussi facilement les scissions dans le mouvement socialiste. C'est sans doute que pour eux ni le principe de l'unité, ni le principe de l'autorité ne ressortissent à l'ordre organisationnel et qu'il leur semble possible, suivant un mot d'ordre trop fameux, de "marcher séparément pour frapper ensemble" ce que ne concevrait naturellement, ni un Allemand ni un Anglais.

Il lui semble donc parfaitement logique de suivre ce qu'il croit être la "vérité" sans suivre avec discipline une organisation dont il n'approuverait pas tous les mots d'ordre mais qu'il pourrait cependant influencer plus efficacement de l'intérieur. Son souci d'absolu et de clarté, lui fait exiger des positions tranchées et non des demi-mesures provisoires qui lui permettraient cependant de parvenir à des résultats tangibles beaucoup plus rapidement.

La tâche essentielle de socialistes conséquents est donc de répondre immédiatement et de façon claire, de répondre totalement à tous les problèmes posés et de dégager surtout les grands mots d'ordre permanents qui, en résolvant pour longtemps les questions pendantes permettront de rallier massivement différents courants d'un socialisme national français, conscient de son rôle européen et lié aux différents mouvements semblables de l'Europe.

Il est inexact et injuste de dire que la division est le résultat d'un individualisme outrancier des Français ou le fruit de principes critiques imprudemment introduits dans la doctrine socialiste. Jamais en effet, les théoriciens socialistes des races occidentales n'ont prétendu qu'il fût utile d'être seul plutôt que d'accepter une divergence d'opinion au sein de l'organisation. Seuls des sémites ont pu organiser et ériger en principe cette formule qui les nourrissait, en s'appuyant sur le désir d'absolu des occidentaux dont ils escroquaient ainsi littéralement l'une des tendances les plus pures.

À vrai dire, quand on observe l'histoire des scissions multiples du mouvement socialiste sous sa forme non sémite, on est amené à constater que leur fréquence est due surtout à la coexistence dans le mouvement de principes qui lui appartiennent en propre et d'autres principes qu'il a reçus du marxisme et de ses différentes dissidences sémitiques.

Le socialisme national, qu'il fût syndicaliste ou politique, qu'il fût raciste ou non, a immédiatement appliqué ce principe essentiel que la réalité substantielle du socialisme n'est pas d'essence organisationnelle .mais doctrinale et qu'il se caractérise non par exemple par l'accroissement du niveau des salaires ou du nombre des délégués d'entreprises mais par une conception nouvelle du rôle de l'homme dans le monde et dans la société. Ce rôle nouveau par la création d'un homme plus sain, plus complet, plus responsable, doit selon sa conception même entraîner une rénovation sociale. Mais il a mis longtemps à comprendre,

si toutefois il l'a compris, que cette conception doctrinale pouvait souffrir certaines interprétations de détail ou de forme à condition que la ligne fondamentale et les grandes normes soient maintenues et respectées. Enfin il n'a pas encore compris que la qualité de l'adhérent ne peut être attachée seulement à l'accomplissement pur et simple des gestes extérieurs de la propagande politique mais à une adhésion personnelle profonde, à une réforme individuelle qui dresse chacun d'eux comme modèle et comme exemple.

Beaucoup de scissions ont été provoquées par l'autoritarisme doctrinal non sur les données essentielles mais sur les questions d'application de détail, sans voir que seule compte l'unité de combat de militants ayant sur les grands problèmes une même orientation et acceptant dans leur vie personnelle les conséquences de cette orientation générale.

Il s'agit donc pour nous, non de réaliser l'unité formelle, sur un mot d'ordre immédiat d'application, mais l'unité profonde sur les formes générales de l'orientation doctrinale et personnelle : Des modalités diverses d'application peuvent concourir au même but, si une discipline d'organisation assez souple en permet des réalisations immédiates pratiques.

Il est à noter que depuis 1945 une tendance très précise au regroupement se manifeste dans les mouvements que la guerre et ses suites ont voués à la disparition. C'est ainsi que les hommes les meilleurs et les plus désintéressés des mouvements nationaux et socialistes ont cherché dans une bonne foi évidente à se rapprocher et à collaborer. De la sorte nous assistons à un mouvement exactement inverse de celui qui a éparpillé les socialistes à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci. Qu'il lui manque encore la doctrine définitive qui lui donnera la cohésion nécessaire ne fait aucun doute, en France du moins, mais le fait de la réunion des différentes tendances doit permettre une élaboration doctrinale plus active. Ainsi s'accomplira la tâche que des organismes dispersés n'ont pu mener à bien, puisque apparemment les éléments essentiels de la doctrine sont déjà réunis.

On peut trouver une raison dans cette tendance à la réunification dans le fait que les classes voient s'estomper les antagonismes que les mouvements du socialisme sémitique avaient entretenus systématiquement. Les "capitalistes" nationaux semblent, dans beaucoup de domaines, prendre un peu mieux conscience de leurs devoirs sociaux et les militants socialistes apprécient plus justement le rôle d'organisation et de direction du "capitaliste", quand ce dernier reste lié à son entreprise et y travaille réellement.

Ainsi on parvient à une conception plus harmonieuse du rôle de chacun et dans l'ensemble doctrinal l'idée de l'unité nationale et raciale hors des considérations et des antagonismes de classes fait des progrès manifestes. En même temps cette idée crée un sentiment de solidarité plus net entre membres d'une même communauté populaire, développe la volonté de réalisations sociales et de compréhension réciproques. C'est ce qui explique l'atténuation des divergences de classes et la possibilité immédiate d'un socialisme qui soit lui-même et en même temps national.

Que cette situation éminemment favorable ne soit pas saisie, et il est évident que les antagonismes auront tendance à renaître. Si le parti socialiste de l'unité nationale et raciale ne peut être mis à même de réaliser un programme d'éducation et de construction socialiste et raciste, la lutte de classe malgré sa tendance à la disparition par le fait du progrès technique sera prolongée et durcie pour un temps dont on ne peut évaluer la durée.

Mais la tâche essentielle est la constitution immédiate d'un corps de doctrine suffi-

samment précis et complet pour que l'éducation individuelle de tous les adhérents empêche désormais de nouvelles scissions ou les rende impuissantes. Il ne s'agit en général que d'en réunir les éléments épars et d'en réaliser la synthèse.

En étudiant toute l'histoire du socialisme, en effet, on se rend compte que c'est seulement aux instants de torpeur intellectuelle individuelle, aux instants où l'étude et l'adhésion personnelles faisaient place au suivisme d'organisation ou de personne que les scissions devenaient le plus faciles. En effet le rôle du chef devenait tel qu'il demandait alors une obéissance passive pure et simple que la moindre erreur personnelle de sa part rendait illusoire ou problématique, faute d'une adhésion plus profonde basée sur l'étude et l'éducation politique entraînant un engagement sincère.

Il n'est donc pas vrai que le principe des scissions soit inhérent au peuple français ou à la doctrine socialiste, mais surtout au fait que chaque théoricien s'est borné à avoir une vue fragmentaire du socialisme au lieu de créer la doctrine d'ensemble qui, seule, eût pu permettre une unité de fond diversement exprimée dans la forme.

Ce n'est pas la doctrine mais l'insuffisance de doctrine, ce n'est pas même la discussion mais la discussion superficielle, qui a entraîné les scissions. Allons donc au fond du problème et extrayons les quelques vérités fondamentales de la doctrine et de ses nécessités permanentes et désormais toute scission grave se trouvera évitée. L'adhérent lui-même sera mieux armé pour juger de la sincérité du chef qui lui offrirait une "tendance" nouvelle par la scission. Il sera mieux en état de refuser une telle division et préférera briser avec le chef en question qu'avec l'unité indispensable du mouvement et du peuple.

C'est donc dans la mesure où il saura répondre à toutes les questions, résoudre tous les problèmes et être véritablement unitaire que le socialisme réalisera les conditions de la fidélité individuelle seule condition d'unité. C'est dans la mesure où il saura affirmer ses principes propres, ses méthodes particulières que le socialisme national et unitaire sera véritablement national et unitaire.

Il faut qu'il soit à même de placer tout adhérent nouveau devant sa responsabilité personnelle et son devoir propre, en face de la nécessité qui s'impose à lui de se donner tout entier à la cause de sa race et de son peuple. C'est cette seule attitude qui fera descendre chacun en lui-même et le conduira à prendre conscience des liens qui l'attachent à sa race et à son peuple, et par suite à la conception sociale qui est propre à sa race et à son peuple. Cette attitude permettra de combiner la liberté absolue de chacun en lui-même par l'adhésion personnelle profonde. Dans la mesure où une communauté spirituelle s'établira entre l'adhérent et sa race, donc entre l'adhérent et son parti, expression de la race et du peuple, l'unité sera sauvegardée et assurée.

L'unité ne doit donc pas être cherchée dans une atténuation de telle ou telle position pour ménager telle ou telle susceptibilité, mais dans l'examen total et profond de tous les problèmes ; Dans une accentuation et un approfondissement de l'étude, dans leur mise en œuvre franche et systématique.

À la lumière des événements de 1939-40, le socialisme paraît avoir compris que la question de l'unité du mouvement en France est liée intimement à l'unité des mouvements de l'Europe. Dans la mesure où le socialisme national français résoudra ses propres problèmes, il contribuera à éclaircir les problèmes de l'unité en Europe et dans le monde par l'empire.

Les peuples coloniaux supportent en effet avec de plus en plus d'impatience le poids d'une domination dont le sens leur échappe puisque les peuples blancs ne semblent pas capables d'organiser chez eux ni la paix ni même la guerre et de réaliser une entente entre cultures qui à eux semblent identiques dans leur essence.

Il leur paraît à juste titre que les peuples blancs ne savent pas se diriger et s'entendre et sont par suite bien osés de vouloir se donner pour modèles et se comporter en maîtres. Ils y sont encouragés encore plus lorsque ces peuples leur donnent des droits exorbitants et les appellent à devenir les véritables arbitres de leurs querelles intérieures et extérieures.

Il est temps de reconquérir par le socialisme et dans la prise de conscience des nécessités raciales et nationales une unité et une autorité qui sont les conditions de notre survivance et du maintien de notre direction matérielle et m orale.

Il est évident que lors du travail d'unification des forces socialistes et nationales nous nous heurterons aux internationales sémites existantes qui n'accepteront pas facilement de voir substituer à leur notion de parti international (déclarée dans la troisième, virtuelle dans la seconde, mais non moins réelle dans les deux), la notion de partis strictement nationaux s'unissant par voie de représentation mutuelle et de négociations par affinités raciales en une véritable fédération de partis et d'États socialistes et nationaux. Il sera difficile également de faire accepter à des organisations prises en tant que telles et qui ne sont que des organisations à directions sémites, le principe de la nation et de la race, le principe de la sélection et de la hiérarchie.

Nous aurons donc à lutter simultanément pour l'unité entre les organisations acceptant déjà les grandes lignes de notre conception ; D'autre part pour l'unité avec les individualités des grandes internationales acceptant ces mêmes principes.

Il est possible qu'ainsi, des groupes entiers viennent des internationales à nous, mais nous ne pouvons naturellement pas croire que des sections de l'internationale puissent passer, sans la force, par décision d'organisation sur le plan théorique où nous nous plaçons. Elles ne pourraient accepter une unité organique qui serait l'aveu même de la défaite programmatique qui est déjà la leur. L'adhésion ne sera donc dans la plupart des cas qu'individuelle.

D'autre part le fait que nous demandions à chacun d'étudier et que nous en donnions les moyens, nous donne l'assurance que les vieilles théories doivent à plus ou moins brève échéance s'effondrer et disparaître. À l'impératif de la "ligne générale" imposée par les sept du bureau politique russe nous opposons l'adhésion profonde de chacun, non même à un parti mais à une conception de la vie et du monde.

L'organisation doit être un parti fondé tout entier sur le contact personnel avec l'âme de la race.

À chacun nous disons suivant un mot célèbre : "Deviens ce que tu es" et nous lui demandons de sentir que si sa vertu et son choix portent le même nom et ont le même sens profond que la vertu et le choix de son voisin et de son peuple, néanmoins ce ne sont ni le même choix ni la même vertu, mais quelque chose de différent qui lui appartient en propre et qui n'est pas égal à d'autres. À chacun des membres du parti nous devrons apprendre ce mot que la démocratie a banni de son vocabulaire : "Je suis", et "Je veux".

À chacun encore, quand il aura conquis cette position morale nouvelle pour lui du "Je

suis", cette conscience de sa valeur en tant que membre de la race, nous dirons encore que cette valeur n'est pas suffisante car elle n'est que la manifestation extérieure de l'héritage reçu. Au-delà de lui-même, au-delà du "Je suis", chacun doit conquérir pour la race une valeur nouvelle et, se surpassant lui-même, il doit créer pour sa génération et derrière lui pour les millénaires une valeur nouvelle, une émotion nouvelle.

Que vaudrait encore celui qui serait le premier au sein d'une humanité rapetissée, diminuée, dégénérée ? Ce ne serait au plus que le plus grand des dégénérés et des nains.

L'homme que nous voulons façonner doit être non celui qui va devant une humanité telle qu'elle est dans cet instant mais celui qui, par delà, est le pionnier d'un homme nouveau et d'une société nouvelle.

Que celui qui a le souffle court et les muscles relâchés, que celui qui craint le danger et l'effort, que celui surtout qui craint d'être souvent seul au milieu des huées de la multitude, que celui-là s'écarte de notre route et qu'il laisse la voie libre au libre développement de notre race.

Que celui aussi qui se croit prédestiné pour des droits et des privilèges, s'écarte de notre route. Nous n'offrons à ceux qui viennent que l'effort et la peine, la certitude des coups et la foi en la victoire finale. Que ceux qui trouvent creuse cette nourriture, s'écartent encore : Ils ne sont pas des nôtres. Avec nous il n'est que des devoirs, il n'est pas de salaires, ni de récompense matérielle. Ces devoirs, chacun les a choisis librement pour être la simple tâche de chaque jour.

Que celui qui, en revanche, est prêt à tout perdre et à tout risquer, que celui qui veut servir et encore servir et se surmonter lui-même, que celui-là vienne dans nos rangs car il est destiné à vivre dans notre atmosphère et toute autre lui serait étouffante.

LA PENSÉE DE L'HOMME NOUVEAU

Nous ne pourrons qu'esquisser les problèmes de la pensée individuelle tels qu'ils se poseront aux membres du nouveau mouvement du fait même de leur adhésion. Mais nous croyons indispensable d'en dire un mot avant d'aller plus loin dans notre étude.

Il est des problèmes qui se posent pour un mouvement tel que celui que nous voulons voir naître et non pour d'autres du fait que nous tenons à ce que ce soit non seulement un mouvement politique et social, mais encore un mouvement qui puisse donner à chaque membre une philosophie, une théorie de la connaissance, une vision du monde. Nous voulons donc que ce soit un mouvement qui déborde de ces étroites limites politiques qui sont celles des organisations actuelles pour s'enfoncer profondément dans la vie personnelle de chacun des membres et de leurs familles.

La politique n'est pas, comme le croient certains ou comme ils le prétendent à tort, seulement une affaire publique mais doit devenir aussi une affaire privée, morale et spirituelle.

Cette prise de position morale et philosophique que nous demanderons à chacun de prendre devra déterminer chez chaque adhérent non un ensemble systématique de conclusions mais une attitude générale intellectuelle, une manière particulière d'envisager et d'analyser les problèmes de la vie. L'originalité de notre pensée et de notre conception se manifestera donc par l'angle sous lequel elle soulève les problèmes de tous les actes de la vie mais aussi les solutions qu'elle leur propose.

Le socialisme raciste est l'affirmation du rôle prépondérant de la race dans la détermination de tous les problèmes relatifs à la vie de chaque membre du peuple et dans la solution à y apporter. C'est donc la revendication de la prédominance absolue du facteur racial dans toutes les manifestations de la vie des hommes et des peuples. Par cela même se trouve définie notre position vis-à-vis des membres de l'organisation politique et du peuple.

En posant comme primordiale l'autorité du facteur racial et en refusant le droit de corrompre la vie des hommes de notre peuple à tout individu, groupe ou doctrine qui en nierait la réalité, nous nous séparons radicalement de tous les groupes existants, mais nous devons par là même trouver sur notre chemin tous les groupes sains dans notre peuple.

En même temps donc que nous rompons tous les liens avec les doctrines et les groupes négateurs de ce rôle, nous rétablissons tous les liens avec les hommes de notre race et de notre peuple qui égarés, les suivent encore. Notre attitude à leur égard sera par suite, compréhensive, amicale, accueillante et non hostile.

L'affirmation de cette valeur unitaire de la race nous sépare tout autant de la pensée religieuse traditionnelle que de la pensée matérialiste traditionnelle telle qu'elle fut développée par le socialisme sémite. Nous introduisons dans la vie de chacun le critère définitif et absolu qui lui donnera l'orientation morale au cours de toute son activité, qu'elle soit familiale,

personnelle ou plus largement politique.

Or, du fait que ce facteur, pour définitif qu'il soit dans son essence, est évolutif et scientifique quant à sa destinée, il oppose son devenir et la souplesse de sa dialectique à une rigueur dogmatique incompatible avec la science et le raisonnement scientifique. Il s'oppose au dogmatisme des religions officielles autant qu'à l'attitude d'infaillibilité également dogmatique de la dialectique marxiste.

Celles-ci en effet s'affirmant chacune seule théorie valable de la connaissance nient toute possibilité de développement intellectuel hors d'elle, alors que notre affirmation raciale fixe seulement un point de repère au-delà duquel se trouve la dégénérescence raciale et la décadence intellectuelle en laissant la recherche entièrement libre par ailleurs. Par suite il laisse la pensée libre dans tout le domaine qui n'est pas celui où elle se suiciderait purement et simplement. Notre pensée ne peut être ni une "libre-pensée" puisque lui est imposé pour limite l'endroit où commence son déclin et le déclin de la race, ni une doctrine d'autorité absolue limitant l'action de la pensée puisque celle-ci pourra s'élever aussi loin et aussi largement qu'elle le voudra dans tous les domaines positifs. Il n'est donc en aucune façon une conception de "juste milieu" mais la conception d'hommes qui veulent toujours s'élever et élargir leur domaine. Pour cela ils se gardent avec soin du seul facteur qui soit, de façon décisive, capable de conduire à toute dégénérescence totale : La dégénérescence raciale.

Cette tendance à la conquête de positions toujours nouvelles mais toujours plus hautes et plus saines est encore la seule conception qui puisse permettre plus d'unité et plus d'harmonie par la hiérarchisation rigoureuse des valeurs individuelles et collectives. C'est donc en vertu de ces principes que chacun étudiera l'histoire et la philosophie, les sciences et la politique, qu'il appréciera la littérature et l'art, et qu'il les utilisera de la manière la plus progressive pour lui-même et son peuple.

La recherche intellectuelle sera donc fonction : Non d'un parti ou de la doctrine particulière à ce parti, pris en tant que parti politique, mais facteur des nécessités seules du développement de la race et du peuple et sera affranchie de toute entrave à l'égard des autorités politiques considérées comme telles, aussi longtemps qu'elles ne peuvent apparaître comme facteur de désagrégation raciale.

Nous ne pouvons admettre en effet que dans aucun ordre de science, le résultat soit au préalable indiqué et dirait-on imposé par une autorité de parti sous le prétexte de sa conception politique particulière. C'est un non-sens que de fixer à une science quelle qu'elle soit des limites autres que celles que lui fixent ses propres méthodes. La décision du parti stalinien d'interdire telle ou telle recherche scientifique, sous prétexte qu'elle est contraire à la "ligne générale", ou de s'opposer à une investigation littéraire ou philosophique pour les mêmes motifs, nous semble un peu ridicule et en même temps anti-scientifique.

Enfin, même dans le domaine philosophique, le socialisme raciste est assez sûr de ses méthodes pour ne pas craindre un développement qui ne serait pas conforme à ses conclusions, sachant que la réfutation doctrinale auprès d'un peuple redevenu conscient de son devenir racial a plus de chance de trouver un écho et d'obtenir un résultat qu'une condamnation et une interdiction pure et simple. Toutefois comme il n'est aucunement partisan d'une démocratie formelle qui ne serait que démagogie, en même temps qu'il acceptera l'expression de toute pensée saine, il réservera la manifestation de cette expression à ceux qui sont aptes à

en bénéficier et éventuellement les réfuter. "On ne jette pas les perles aux pourceaux".

On pourrait cependant objecter que cette manière toute libérale de permettre l'expression d'une pensée adverse dans le milieu qui est capable de l'entendre est une formule platement démocratique. Mais au contraire, nous trouvons dans les critères raciaux un terrain ferme ; Nous savons que toujours, en face d'une tendance à la décadence, elle aura un terme fixe. Sans incliner ses décisions devant des conclusions établies non scientifiquement, elle pourra toujours trouver au-delà de quelle limite la liberté n'a plus le droit d'aller, sans nuire au bien commun. Le fait que la race est pour nous le point de départ de toute forme de pensée et de vie et qu'elle s'oppose par suite à toutes les formes de vie et de pensée qui nuiraient au développement de la race, puisque cette attitude fournit les données fondamentales d'une conception du monde, cette dernière répond totalement aux questions d'origine et de fin. Ainsi la limite est établie, non par une décision d'organisation politique ou par les données d'un texte mais par le sentiment que la race nous a faits ce que nous sommes, que nous sommes, par là, dépositaires d'un bien sacré dont nous sentons la présence si évidente que son emprise devient impérieuse sur quiconque admet ce facteur déterminant et qu'enfin toute déviation lui est interdite.

En dehors du raisonnement et de la discussion, en dehors de la conviction qui naît de la pensée, une sorte d'instinct né de la pureté raciale reconquise ou créée doit faire sentir, à chacun, que tel geste, tel acte, tel écrit est contraire à la destinée et à la permanence de la race. Ainsi, pour le socialiste raciste, cette donnée est fournie non par l'affirmation précise d'une loi ou d'un règlement même moral, ou par un dogme, mais par le sentiment intérieur d'appartenir à une lignée qui ne peut dégénérer, d'être responsable de son héritage et enfin d'un contact spirituel permanent avec le génie, les traditions, les aspirations et les nécessités du peuple et de la race. Ce sentiment, il s'agit seulement de l'éduquer. Ainsi le contact permanent avec la réalité vivante de la race doit faire qu'aucun ne peut se soustraire à son impératif sans se condamner lui-même, sans se vouer à la dégénérescence et au déclin en lui-même et en sa race.

Il s'agit désormais, pour lui, de l'adoption d'une échelle de valeurs qui inspire en même temps qu'elle contraint et à laquelle l'obéissance volontaire est le seul moyen de satisfaire à sa propre destinée.

Ainsi, en même temps que la volonté d'investigation reste libre de toute entrave pour celui qui, sain, maintient en lui et en sa race une pensée saine, elle s'impose un terme absolu qu'elle n'accepte, ni de remettre en question, ni d'outrepasser.

Cette conception de valeur absolue attribuée à la réalité raciale, entraîne dans la pratique politique une double attitude. Considérant que chaque individu doit parvenir, dans l'état de santé physique et intellectuelle, à concevoir cette réalité, à en prendre conscience et à orienter sa vie en conséquence, il se refuse à "imposer" cette manière de voir.

Il ne serait plus autrement d'adhésion profonde. Le formalisme, acceptable sans doute du point de vue politique mais insupportable pour la conduite de la vie et l'élaboration d'une morale personnelle, ferait vite dégénérer l'organisation, l'adhérent et par eux le peuple lui-même.

Décidé à sauvegarder l'unité et la santé de la race dans tous les domaines il est prêt à s'opposer par tous les moyens aux facteurs de corruption et de dégénérescence physique et morale. De même, encore, il s'oppose par tous les moyens aux tentatives de corruption ou

d'affaiblissement tentées soit par des éléments étrangers à la race et au peuple, soit par les éléments eux-mêmes dégénérés de la race et du peuple. Pour résumer en une formule brève ce point de vue : Il est loisible à quiconque de n'être pas raciste, il n'est permis à personne d'être ennemi de sa propre race. La neutralité, l'indifférence, l'ignorance, sont normales hors du parti, la négation ne le serait pas.

En effet quiconque doit s'opposer à une position morale et théorique, doit connaître cette position et quiconque ayant étudié la question peut encore la combattre apparaît comme un facteur de désagrégation volontaire, comme porteur par sa propre dégénérescence de déclin pour la race.

Il n'y a donc aucune contradiction dans cette attitude double et cette conciliation n'est possible que du fait de la certitude où se trouve le socialiste raciste à l'égard de sa propre conception.

Nous atteignons maintenant le domaine pratique de l'organisation elle-même et du critère qui permettra de reconnaître comme seule valable une certaine forme d'organisation.

Si la conviction du socialiste raciste est étroitement liée à la conception raciale, il est évident que là encore, le critère sera l'intégrité de la race et son unité. Ce sera son seul moyen de contrôle et de certitude. Il est possible que le parti ne corresponde pas réellement pour une certaine période à ce qu'il en attendait, ou à ce qu'il en espérait. Néanmoins il aura le souci de maintenir intacte l'unité de la race et de conserver son arme unique : Le parti. Il s'opposera à toute tentative d'affaiblir cette unité et d'amoindrir cette arme quel que puisse être l'argument fourni en faveur d'une dispersion des efforts.

Comment pourrait-il concevoir en effet, que la race fût à nouveau divisée, alors que sa propre volonté est de l'unir ? Comment accepterait-il de voir qu'une arme puissante protège la race et qu'on va lui briser cette arme dans les mains ?

L'intérêt supérieur de la race passera avant toute autre considération et lui fera continuer son action et maintenir son attitude.

Il est pourtant une objection de valeur que semblent vouloir nous opposer nos adversaires : Puisque vous avez accepté cette étude de l'histoire en lui donnant une base raciste, ne craignez-vous pas que les découvertes scientifiques nouvelles viennent ébranler votre système et ruinent votre propre théorie ? Dans ce cas l'obédience serait rompue d'office ?

Il nous serait loisible de répondre que le type racial que nous souhaitons voir naître est devant nous et non derrière et que la conception que nous avons de l'homme vaut pour l'avenir plus que pour le passé. Nous pourrions dire que notre conception de la race est telle que nous ne pensons pas que scientifiquement on puisse jamais adopter une autre attitude. Nous reconnaissons en effet qu'il n'existe à l'heure présente aucune race pure mais que certains produits des mélanges actuels en se stabilisant peuvent créer des types d'hommes particulièrement adaptés pour aider au progrès harmonieux de l'humanité. Cela encore semble particulièrement solide du simple point de vue scientifique. Il s'agit seulement de choisir les types humains qui historiquement ont, même n'étant pas purs, été doués d'un certain nombre de qualités qui leur sont spécifiques.

Enfin, partant de là, nous pourrons dire que si l'histoire était bouleversée dans tout

son développement passé par la découverte sensationnelle de documents en controuvant tous les faits, le type idéal d'homme vers lequel nous tendons et que nous entendons maintenir ou sélectionner, n'en subsisterait pas moins comme but à atteindre.

Cette position qui est aussi moralement la nôtre serait celle d'idéalistes tendant à recommencer le monde à eux-mêmes et entendant se détacher de toute tradition.

Notre attitude est donc toute différente. Le fait que nous encouragions et admettions toute recherche scientifique positive, ne peut présenter à nos yeux le moindre danger quant à la fermeté de notre théorie des origines.

Le développement des connaissances actuelles a permis au cours de tout un siècle d'analyser les données essentielles de l'évolution humaine et du rôle qu'y ont joué les races qui dès l'origine ont occupé l'occident européen.

Nous sommes donc parfaitement rassurés et calmes en ce qui concerne les découvertes qui pourraient être faites à ce sujet. Aucune des bases fondamentales de nos conceptions ne peut en cela se trouver menacée. C'est pourquoi nous n'entendons pas opposer à la tradition de nos races et à l'obligation qu'elles nous font de les maintenir et de les perpétuer, une construction arbitraire et idéale d'un type humain sans liaison avec les origines de nos races et de nos civilisations. Nous affirmons sans crainte d'être démentis par une quelconque critique historique que de la mythologie aryenne à nous, à travers les âges, se dresse un type d'homme qui loin d'être le gardien de troupeau nomade des sémites, loin d'être anxieux de sacrifices humains à la manière d'Abraham, loin d'être pétri d'une volonté abstraite de domination barbare sur les peuples étrangers à courber "sous une verge de fer", a été l'incarnation de la pensée haute et calme qui fait les conquérants civilisateurs et bâtisseurs de temples.

Ce type qui va de Rama à Orphée, d'Orphée à Platon, de Platon à nos civilisations modernes, unit la vertu du guerrier à celle du sage et c'est cette vertu qui a donné au monde occidental Alexandre, César, Charlemagne, pour ne citer que les plus grands ou les plus connus.

La permanence de ce type nous est une sûre garantie qu'aucune modification de l'étude de l'histoire ne sera jamais assez profonde pour l'atteindre et le diminuer.

Enfin, c'est dans la contemplation de ce type que nous puisons la certitude morale de notre vérité et du destin de notre race.

Notre volonté est en effet, non de dresser l'apothéose d'un homme pris en particulier, fût-il un héros, en lui accordant une valeur personnelle absolue et en le divinisant, ce qui serait aussi simpliste du point de vue scientifique que faux du point de vue philosophique, mais d'extraire du modèle donné par chacun des plus grands hommes de notre race ce qui précisément fut la raison essentielle de sa grandeur et qui appartient au type commun de la race.

Nous en dégageons ainsi un type permanent, non seulement du "grand homme" de notre race, mais de l'homme occidental à l'état de santé physique et morale, de l'homme racialement sain. Enfin, nous nous efforçons de voir quelles qualités particulières répète ce type dans ses différentes manifestations personnelles afin de retrouver en chacun des hommes de notre époque, des races occidentales et de notre peuple, quels sont les individus, les races et les peuples les plus proches de ce type, afin d'en sélectionner et d'en encourager la descendance.

Nous parvenons ainsi, par l'examen et l'encouragement de ce type, à acquérir une idée du monde à l'origine et à la fin duquel nous retrouvons, en même temps qu'une donnée raciale permanente, un système de création intellectuelle également permanent. C'est à nos yeux le meilleur moyen de construire une vie qui acquière toute sa valeur du fait qu'elle sera étroitement héritière des grandes figures de la race et qu'elle s'efforce de transmettre en l'enrichissant l'héritage traditionnel en la purifiant.

La nouvelle règle de vie n'est pas le résultat d'une construction abstraite mais la manifestation actuelle d'un destin millénaire auquel nul ne peut se soustraire sans trahir ses origines et son existence propre. C'est pourquoi le socialiste raciste qui tend à s'élever toujours plus n'entend aucunement se faire le porteur d'un idéal politique de nivellement mais au contraire d'un idéal de hiérarchisation des valeurs par une sélection rigoureuse.

Au désordre et à l'impuissance actuelle de la pensée due au manque de perspectives lointaines et de traditions, il oppose une pensée claire consciente de son destin immémorial et de son rôle immédiat. Il dresse l'image d'un monde d'où la grandeur et la valeur ne soient ni exclues, ni discréditées, ni amoindries, mais au contraire élevées et glorifiées afin qu'elle serve de modèle et de guide.

C'est pourquoi cette pensée est assez largement ouverte pour admettre tous les développements possibles de la connaissance humaine, dans la mesure où ils seront affirmatifs et non pas négatifs. Il considère que la civilisation occidentale ne peut ni survivre, ni subsister, si grâce à son parti et à son peuple elle ne retrouve elle aussi le sens de sa destinée ; Si elle ne résout en tenant compte de ces nécessités vitales les questions les plus importantes et les plus élevées qui dominent son existence.

Il considère enfin que tout rétrécissement de l'étude et de la recherche ne pourrait qu'empêcher la sélection des grandes individualités-guides qui font le plus défaut dans notre société artificiellement nivelée. Par la libération d'un type historiquement éternel, mais en notre société, nouveau, il fournira à notre monde la base d'une échelle de valeurs renouvelée qui permettra seule à l'Occident de retrouver son équilibre et son harmonie par l'établissement de la hiérarchie la plus naturelle comme la plus rigoureuse.

C'est seule une conception particulière de l'homme qui nous conduit à une prise de position politique, tandis que les militants de la plupart des organisations, quand toutefois ils atteignent à une conception du monde, n'y sont amenés que par la politique.

Ce dernier fait a été causé surtout parce que le développement social et scientifique du XIXème siècle a été mille fois plus rapide que le développement et l'adaptation de l'homme à son propre progrès. L'homme actuel a encore sans le vouloir conservé des façons de penser du XVIIIème siècle alors qu'il est en présence de tout le développement technique du nôtre. L'homme actuel a été précipité dans le XXème siècle en rompant radicalement avec tout un passé de traditions auxquelles il ne peut encore rien substituer. De plus un terrible brassage racial a eu lieu dans notre Europe sans que les valeurs morales de défense aient été dressées. Il ne peut par suite qu'accentuer ce désordre et ce déséquilibre. On en vient donc, avec une humanité occidentale amoindrie par le métissage, à gouverner sans principes généraux et à seulement agir au jour le jour.

Sans doute les socialistes furent les premiers et, dirait-on les seuls, à tenter d'élaborer

une théorie qui fût capable de résoudre les difficultés matérielles de leur époque en réservant efficacement l'avenir. Mais le manque de vues générales dû pour beaucoup à l'absence d'étude suffisante du développement humain les empêcha de faire autre chose que de l'économisme. Un autre facteur et, comme nous l'avons vu, le plus grave, intervint : La naissance d'une théorie sémitique du socialisme valable peut-être pour des sémites mais non pour notre groupe de races.

Ainsi des gouvernements sans principes ballottés entre les théories périmées du conservatisme social, les théories nécessairement incomplètes du socialisme économiste, et les théories sémitiques, tenaient en mains tous les leviers de commande des États sans savoir les utiliser. Parfois le triomphe d'une tendance unique permettait d'éviter pour un temps le désordre, mais la théorie appliquée ne correspondant pas au développement historique ou à la race, le système assez rapidement devait sombrer. Le libéralisme, loin d'être une formule de liberté, fut en réalité la manifestation palpable de l'impuissance à prévoir, à organiser et à gouverner, l'aveu d'une incertitude dans ses propres méthodes du parti au pouvoir.

Si le régime, en effet, ne correspond aux besoins moraux, intellectuels et matériels du peuple et de la race, il ne peut que végéter et vivre d'expédients. Il y eut nécessité pour eux faute d'adhésion profonde des peuples de laisser subsister une foule de partis dont la succession périodique pouvait dans le meilleur des cas parer successivement aux carences les plus dangereuses de chacun.

Au contraire, dans le cas où le régime grâce à une vue et à un programme d'ensemble peut résoudre les problèmes du jour et préparer des solutions aux problèmes du lendemain, l'adhésion du peuple devient rapidement totale et profonde. Les partis disparaissent d'eux-mêmes, faute de raison d'être.

Il existe un ordre naturel basé sur la race et la valeur personnelle. Que les facultés de chacun soient mises à même de se réaliser, que les moyens de tous se manifestent librement par l'organisation méthodique de toutes les possibilités latentes, alors l'équilibre s'établit dans une juste hiérarchie des valeurs. Le rôle de l'État n'est plus que d'arbitre et de régulateur des différentes fonctions sociales sans plus même exercer sa tâche traditionnelle.

Dans un État racialement et socialement sain, il ne s'agit plus que d'établir une sorte de "règlement intérieur" fixant les devoirs et les obligations de chacun envers la communauté, pour que par voie de conséquence les droits de chacun ressortent clairement. Il ne reste donc que devoirs réciproques, l'accomplissement de ces devoirs créant par là les droits de chacun.

Il va sans dire que ces devoirs sont d'abord envers la race et que toutes les obligations autres découlent de cette obligation unique, qu'elles soient matérielles ou morales.

Il importe peu, par suite, que le titre de l'État soit république ou monarchie, il importe seulement que toutes les conditions de garantie du sol et de la race ainsi que du développement harmonieux de tous soient réunies dans la loi fondamentale de l'État.

En soumettant l'individu à l'obligation permanente de servir sa race, on lui confie le critère permanent d'après lequel il jugera l'État bon ou mauvais, conforme à l'ordre naturel ou non. Ainsi chacun en déduira tout naturellement la règle des rapports qui unissent l'individu, le parti et l'État.

L'État est-il antiracial ou neutre, le parti devra se mesurer à lui, s'y opposer, le conquérir pour le modifier ou l'abattre, mais ne pourra accepter de transiger avec lui puisqu'il ne garantit pas les valeurs qui sont à nos yeux des impératifs. Au contraire l'État est-il racial, le parti se trouvera lui-même fondu dans l'État, le peuple dans le parti, et une harmonie décisive par la hiérarchisation automatique des valeurs s'établira. Ainsi il peut y avoir immédiatement identité entre la conception individuelle et celle du parti ; Entre la conception du parti et celle de l'État, identité entre le parti et l'État, entre le peuple et l'État, du jour où la conception générale de l'homme et du monde qui est la sienne est appliquée. Alors l'État sera réellement unitaire dans sa forme et dans ses manifestations.

C'est à ce moment que se crée la liberté individuelle dans ce qu'elle a de plus élevé. C'est la liberté individuelle de chaque membre du peuple, par la réalisation collective de ce qui est la destinée de chacun dans le peuple et la race. La question si grave, ailleurs, de l'obéissance à l'État n'aura pas à être résolue dans ce cas puisque l'obéissance à l'État se confond avec l'obéissance pour chacun à sa propre règle morale, avec l'obéissance à sa propre destinée. De là seulement peut naître la discipline la plus ferme parce que seule librement consentie et volontaire.

L'attitude unitaire de l'État comporte donc une attitude claire à l'égard de l'éducation. Si la destinée de chacun se confond avec la destinée de la race, du peuple, du parti et de l'État qui en portent les principes et la possibilité de réalisation, le problème de l'école sera celui de la formation de citoyens rendus conscients, dès le plus jeune âge, de leur destin et de la responsabilité sociale et raciale qui en découlent. Par suite également, et dans le seul but de porter au plus haut degré la puissance du peuple et de la race ; De permettre aussi sa sélection aussi rigoureuse que possible, l'accès à la culture doit être si largement ouvert que chacun puisse réaliser totalement toutes les facultés qui lui sont propres : Une race supérieure a plus besoin de savants que d'armes. Les savants sont toujours aptes à fournir les armes les meilleures à l'instant où le besoin s'en fait sentir. Ainsi beaucoup de crédits réservés habituellement à l'armement seront plus utilement employés au développement général de la culture, s'ils servent à l'élévation du niveau général et à la hiérarchisation de toutes les valeurs du peuple et de la race. Quant au contenu moral de cet enseignement, le fait que ce soit une préoccupation autant morale que politique ou économique qui anime le socialiste raciste ainsi que la volonté de réaliser sa conception du monde dans l'organisation de l'État, lui fait une obligation de fournir à l'enfant de sa race tous les moyens d'adopter cette conception du monde qui est la sienne.

Ainsi dans un monde où tout est combat chacun sera armé pour le combat de sa propre existence. Il saura que la place qu'il occupera, il ne l'obtiendra que de haute lutte : Tous les hommes de son peuple et de sa race auront pris le départ en même temps que lui et avec les mêmes chances que lui. C'est une image peut-être brutale d'une humanité où tous devront être des combattants mais ce n'est pas dans les sociétés efféminées ni dans les races qui se démettent que l'humanité a trouvé jamais ses guides et ses animateurs. Nous sommes trop socialistes pour reprendre ici le cri impitoyable de Rome : "Malheur aux vaincus" et nous ferons la société de telle manière que le vaincu ait encore sa place au soleil, mais il saura aussi qu'elle est de grâce et non de droit et que seul alors le vainqueur la lui rein et.

Ainsi seront utilisées toutes les forces au maximum et le plus harmonieusement possible en sauvegardant les droits et les possibilités de chacun dans les meilleures conditions possibles.

LE RACISTE ET SON PEUPLE

Quand Paul Valéry déclare que l'Européen actuel est né d'un apport grec, romain et chrétien, il semble qu'il dépasse la réalité. Le christianisme n'est en effet du point de vue de la formation de l'Homme dans l'Occident dit chrétien que le facteur apparent et superficiel. Le christianisme ne nous est parvenu qu'entièrement transformé par St-Paul d'après la philosophie grecque comprise par un Juif et sémitisée, et revue par la catholicité qui, l'ayant en grande partie latinisé et germanisé, en a fait, pour l'Occident, un ensemble acceptable, plus directement héritier de la Grèce et de Rome. Au risque donc d'effarer certains esprits conformistes, nous dirons que tout l'Occident, dans ses manifestations politiques, philosophiques et morales, est héritier de la Grèce et de Rome et que son christianisme lui-même a été suffisamment occidentalisé pour n'être plus tant sémite que surtout gréco-latin et germanique.

Seule une mince couche sémitique et négroïde tente désormais d'infuser à l'Occident ses valeurs propres d'anarchie, de désagrégation et de nomadisme, mais le fond de la pensée et de la vie occidentales reste donc gréco-latin exclusivement.

Le raciste devra donc dans la civilisation occidentale actuelle discerner avec soin les apports récents des races inférieures et découvrir le métal pur de la tradition gréco-latine et germanique qui est nôtre. Seul le regroupement des individualités capables de délimiter ces apports pourra dans le parti même permettre de créer les larges cadres qui manquent à nos peuples pour retrouver les voies de sa destinée raciale. Dans ce travail de décapage, il aura surtout à dégager la pensée socialiste de sa gangue sémitique, mongoloïde ou négroïde, et à indiquer la voie des conceptions sociales traditionnelles de nos races d'après les enseignements les plus caractéristiques des grands théoriciens socialistes de l'Occident, depuis Platon jusqu'à Sorel en passant par Blanqui.

Mais il aura en même temps à rappeler constamment que la théorie n'est rien en elle-même si la corruption raciale empêche le peuple de s'en emparer et de l'utiliser. Par suite le travail du raciste sera en même temps de souligner la nécessité des réalisations socialistes et de démontrer qu'elles ne sont possibles que dans un peuple racialement homogène ; Par un parti racialement choisi. Il ne suffirait pas de détenir le pouvoir politique et d'appliquer résolument de grandes réformes sociales si le peuple, entré dans le chemin de la dégénérescence raciale ne pouvait ni les comprendre ni les sauvegarder. Ce n'est donc pas seulement par l'extérieur que la société occidentale deviendra socialiste mais par son aptitude à recréer son propre socialisme dans l'unité intellectuelle morale et raciale. Bien plus, si l'idée de la solidarité profonde qui dès l'abord unit tous les hommes d'une même race n'était pas présente à l'esprit de chacun toute réalisation sociale deviendrait impossible.

Le militant raciste, aussi longtemps que son parti ne sera pas au pouvoir, devra œuvrer de toute sa force à transformer déjà moralement son milieu et à préparer la révolution des

esprits sans laquelle la révolution sociale ne peut se concevoir. Quand son parti atteindra au pouvoir, sa tâche n'en sera pas amoindrie mais élargie par les moyens nouveaux qui seront mis à sa disposition. En même temps donc qu'il fixera les bases raciales et par suite morales et politiques de son action, il devra dans sa vie personnelle appliquer sévèrement les données de ses principes de telle façon qu'il soit un modèle et un exemple pour son propre milieu.

L'homme de notre pays, même quand il approche de nos conceptions, a une tendance trop marquée à subir l'influence de son milieu et à faire de sa vie deux parts : L'une destinée à la politique et l'autre à ses intérêts privés sans comprendre que sans une unité totale de sa vie autour de principes fermes, il n'y a ni action politique profonde, ni vie privée conséquente. Enfin, condamnant certaines méthodes actuellement courantes et héritées des juifs, il combat ces méthodes en paroles et finalement s'en accommode quand il se trouve au milieu de ses affaires ou de sa vie personnelle. Il est indispensable que le raciste unifie résolument sa vie, unifie celle de sa famille et celle de son entourage, s'il veut unifier ensuite celle du peuple et de la race. Prenant plus nettement conscience de ses devoirs permanents envers tous les hommes de sa race, il sera plus à même par les réalisations sociales immédiatement possibles de créer l'atmosphère "révolutionnaire" nécessaire à toute révolution en prêchant lui-même l'exemple. Enfin, étant déjà ainsi personnellement "engagé", il combattra avec plus d'allant cette formule actuelle de gouvernement et d'organisation sociale au nom de laquelle des millions d'hommes de notre peuple sont privés des plus élémentaires libertés sous le prétexte de vouloir les affranchir de quelques devoirs minimes. Il ne pourra plus supporter autour de lui les servitudes et les dégénérescences qu'une société dominée par les races inférieures maintient ou développe systématiquement. Il s'en indignera non pas au nom d'on ne sait quelle charité, pas même au nom d'une fallacieuse solidarité sociale sentimentale, mais parce qu'il verra des millions de vies d'hommes de notre race gaspillées, avilies et dispersées sans profit pour la race et le peuple. C'est pourquoi d'ailleurs il ne se contentera pas de réalisations sociales fragmentaires. Il voudra atteindre le mal à sa racine : Modifier la structure de l'État, de la société, par la prise de conscience de l'intérêt collectif de la race entière et de la solidarité étroite qui unit ses membres, créant l'obligation pour les uns d'aider au complet développement et à la libération des autres.

Il ne serait pas possible, d'ailleurs, de ne pas dire au passage un mot du problème colonial dans la mesure où il pose des questions sociales et politiques au raciste. On peut, à ce sujet, nous opposer des objections. Nous affirmons que seuls les Européens sont capables de concevoir une certaine forme de socialisme et certaines normes de civilisation. Est-ce à dire que les autres races ne peuvent atteindre à un niveau de civilisation relative telle qu'ils puissent créer une sorte de socialisme adapté à leur race ? Le socialisme pour nous atteint à cette conception qu'il n'est réalisé que lorsque chaque individu a pu, grâce à la société, atteindre à son développement complet physique, moral, intellectuel et matériel, et occupe la place que lui réserve sa valeur. Il est donc évident que si chaque race ou peuple dans le domaine qui lui appartient sur le globe établit un régime où ces conditions sont réalisées, elle aura accédé à "son" socialisme, comme nous aurons nous-mêmes réalisé le nôtre. Quand nous réclamons pour notre race le droit de réaliser "son" socialisme elle-même, en sauvegardant sa santé physique et ses traditions, nous ne refusons aucunement d'accorder à chaque autre les mêmes possibilités sachant fort bien qu'alors dans un ordre mondial conséquent, une hiérarchie de races s'établira par la force des choses comme une hiérarchie sociale se sera établie au sein de chaque race. Ce sera la seule organisation valable du monde pour préparer une paix durable.

Nous savons qu'ainsi les nomades sémites retourneront peu à peu à leur nomadisme et que les Mongols retourneront à leur yourte. Nous n'avons rien à craindre de cette délimitation nette des domaines de chaque race. Elle sera, au contraire, le moyen de manifester plus nettement que jamais la supériorité de l'Occident. C'est pourquoi les Sémites, les Nègres et les Mongols s'y opposent avec tant d'âpreté, avec l'aide de la Banque juive internationale et de l'État mongol stalinien. C'est pourquoi aussi, nous luttons avec tant d'énergie contre le nivellement et la corruption amenée par cet ennemi. Toute concession faite à l'idée de l'égalité des races, toute concession faite à la cause du mélange des sangs, n'est qu'un pas nouveau fait dans le sens d'une guerre inexpiable. Que la dégénérescence soit assez grande, que la décadence et la démission soient assez poussées, et l'Occident tout entier sera submergé par la barbarie et l'anarchie comme le fut la Chine mille ans déjà avant Jésus-Christ pour les mêmes raisons, comme le fut la Grèce, comme le fut Rome à l'époque de la décadence et comme toute civilisation qui renonce à son propre destin. Mais que le droit à réaliser son destin soit reconquis par notre race, une ère de paix s'ouvrira devant nous et les descendants de notre peuple.

Le socialisme de l'Occident a eu comme première préoccupation, non tant de réaliser le socialisme dans chaque pays, mais de le réaliser en même temps — ou presque — partout. La Révolution mondiale fut le mythe qui vit mouvoir les masses en leur faisant perdre de vue leur propre sort, leur propre pays, leur propre race. Il était normal pour un socialiste d'avoir une conception de l'organisation générale à donner au monde, mais il était sage avant de vouloir libérer l'Univers et l'organiser, de songer d'abord à organiser son propre pays et sa propre race. Avant même de conseiller à d'autres de réaliser le socialisme, il était juste de l'expérimenter chez soi afin de l'ériger en exemple. Enfin, il eût été judicieux de reconnaître que la pensée socialiste était née au sein de quelques peuples seulement et que ces peuples avaient une composition raciale particulière. Il eût été sage encore de noter que si des tendances se partageaient le socialisme, chaque tendance correspondait à la conception qu'un groupe racial particulier avait du socialisme. Ainsi, avant de s'ériger en champion de l'Univers et de l'Internationale, modestement et humblement, penché sur son peuple et sur sa race, le militant socialiste aurait compris que les Internationales hâtivement et sentimentalement construites étaient mues par des Juifs et ne faisaient que porter les théories raciales sociales des Juifs et non des Occidentaux et que la dernière en date, ni juive ni mongole, apportait à l'Occident tous les caractères d'organisation sociale propres à ces races.

De conclusion en conclusion ainsi le socialisme européen se serait demandé quel socialisme convenait particulièrement à son pays et à sa race et il aurait su qu'une certaine forme du socialisme était capable de réaliser l'unité de chaque peuple de l'Europe et même de fédérer la plupart des pays d'Europe autour de principes de base uniques. Ainsi, il aurait préservé le socialisme d'abord, son peuple ensuite, des infiltrations sémitiques dégradantes et amoindrissantes et le socialisme serait sans doute déjà une réalité ancienne dans une Europe pacifiée.

LE RACISTE ET SON PARTI

L'appartenance à une race crée en chacun un certain nombre d'aptitudes. Ces aptitudes sont plus ou moins développées suivant les individus mais il est possible d'en dégager les constantes pour chaque race. Ainsi la conception de la vie et du monde tendra à être spontanément la même chez des individus de même origine raciale avant qu'intervienne l'éducation. Le fait que des constantes analogues ou voisines peuvent être notées chez les différentes races qui peuplent l'Occident européen nous fait croire que les peuples européens peuvent élaborer un système social non pas commun ou exactement semblable de l'un à l'autre, mais fortement apparenté.

Cela nous permet d'affirmer que l'origine des mouvements sociaux politiques ou moraux a une cause plus profonde que l'éducation ou la contrainte religieuse ou gouvernementale.

La préoccupation d'un socialisme scientifique conséquent, sera donc de rechercher ces causes profondes qui incontestablement sont d'origine raciale, de les isoler et de les réunir en les sauvegardant ou en les rétablissant dans leur parenté d'origine.

On aura ainsi constaté que les conditions de création d'une théorie socialiste propre à l'Europe résident dans la sauvegarde des constantes et des traditions raciales chez les peuples européens. On s'attachera à développer chez les peuples d'une part, chez les gouvernements, d'autre part, la volonté de garantir une stabilité raciale qui en devienne la meilleure garantie.

Cette attitude ne sera pas sans rapport avec la tenue personnelle de chacun ; Il faudra poursuivre sa tâche de défense raciale jusque dans l'esprit de chacun en faisant prendre conscience à quiconque de l'importance du facteur racial comme fixant irrémédiablement la destinée de l'individu et du peuple.

Ainsi est déterminée d'avance l'attitude politique et morale de tout socialiste scientifique conséquent qui tendra à réaliser l'unité du peuple et de la race autour des doctrines qui émanent du génie de ce peuple et de cette race.

Pour caractériser l'attitude du socialisme raciste, il ne suffit pas de dire qu'il a dû analyser tel ou tel caractère, préciser telle ou telle position, il faut dire qu'à notre époque il est promoteur d'un véritable drame : Après avoir grandi dans un monde qui niait la réalité du fait racial, après avoir agi dans un milieu politique qui, en le niant légalement, en était réduit à ne pouvoir ni concevoir, ni réaliser vraiment le socialisme, il doit retrouver en même temps l'un et l'autre et amener les peuples à parcourir le même chemin.

Découvrant l'importance de la race dans le développement des sociétés humaines, puis dans l'évolution de la connaissance et de la pensée humaine, il doit reprendre les théories socialistes et les peser à l'aide de cet étalon nouveau.

Ainsi, puisque se rattachant au mouvement socialiste traditionnel, du fait même de la redécouverte de ce facteur primordial, il doit tout réévaluer et l'on peut affirmer qu'il crée un moment nouveau de la pensée socialiste et qu'il en donne une détermination toute moderne.

La base sur laquelle le socialiste raciste établit sa doctrine est la conception que toute existence individuelle est déterminée par son hérédité non seulement familiale mais raciale et que, par suite, bon gré mal gré, l'homme appartient tout entier par son héritage à la race qui lui a donné naissance.

S'il veut lui-même obéir à la loi de sa destinée, il n'aura qu'une voie : Se conformer aux nécessités et aux impératifs propres à sa race. De là découle naturellement qu'un peuple ne pourra réaliser pleinement sa destinée que s'il se plie aux lois de son devenir racial et au renforcement constant de sa santé raciale.

Ce n'est donc pas une obligation extérieure, une contrainte politique ou sociale qui conduit l'individu à choisir tel genre de vie plutôt que tel autre, mais, s'il en a pris conscience, la prise de conscience de son destin racial. Il s'agit d'un véritable choix volontaire, une voie menant à la dégénérescence et à la mort, l'autre à la complète réalisation de ses possibilités. Or, dans le développement de la société actuelle, très rares sont ceux qui sont à même de procéder à un tel choix puisque le monde même où chacun grandit *s'oppose à ce choix* ou au mieux en ignore la nécessité.

Pourtant tout le problème du devenir humain passe par cette question précise : L'homme est-il ou non déterminé, sa liberté individuelle est-elle totale ou dépend-il d'une puissance supérieure ? Problème de caractère quasi religieux dans certains cas, mais aussi problème biologique, physique, politique dans le cas présent. Étant ainsi posé, il devient infiniment plus grave qu'un simple problème politique. Si l'individu est porteur d'un capital racial donné, s'il est déterminé par lui, a-t-il le droit de le gaspiller ou de le détruire, et si légalement il y est autorisé, moralement le peut-il ? À défaut de loi au sens politique de ce mot, une loi morale ne s'oppose-t-elle pas à la dispersion de son héritage racial ? — Le socialiste raciste répond résolument : Oui ! Si une chaîne d'hommes en le précédant dans l'existence a agi et s'est développée de telle manière qu'il a pu en recevoir une somme de qualités particulières, ces qualités ne lui appartiennent pas en propre mais il en est seulement le dépositaire provisoire. Il est moralement obligé, non seulement de conserver intact ce dépôt, mais encore de l'accroître avant de le transmettre à sa descendance. Il a, de plus, pour obligation de ne pas rompre cette chaîne. Il doit assurer en même temps que le maintien de sa race, son accroissement et sa continuation. Problème collectif, donc social, mais en même temps impératif individuel, traçant à chacun la voie de son devenir personnel et politique.

Sans doute, cette part immense faite à la responsabilité individuelle est en rupture totale avec beaucoup de ce que certains l'ont accoutumé d'admettre, mais n'était-ce pas l'attitude des Grecs, souhaitant à leur bonne époque être par-dessus tout "beaux et bons", en sachant toutefois que "les dieux" puniraient autant le crime de "démesure" que l'attentat contre la race — cette notion étant contenue tout entière dans le mythe d'Oedipe et de sa descendance. Ainsi en même temps que chacun peut accepter pour lui la dégénérescence et préparer le déclin de sa race, une notion nouvelle intervient qui le lui interdit par la prise de conscience raciale de sa race.

Par cette prise de conscience, il découvre qu'il appartient non à lui-même mais à cette chaîne d'hommes qui l'a précédé et qu'il doit continuer, en en restant l'un des chaînons.

C'est au nom des droits de la race sur chacun que se dresse le socialiste raciste ; Qu'il réclame pour l'État une forme qui les garantisse et pour le peuple une vie qui soit telle que le développement harmonieux de toutes les qualités raciales soit assuré au maximum. C'est enfin la volonté de garantir le rôle déterminant du concept racial qui lui fait revendiquer un rôle dirigeant dans la société et l'État afin d'y être l'arbitre entre tous les membres de la "famille populaire" à laquelle il appartient, afin d'en devenir le guide.

En France, plus qu'ailleurs peut-être, aura-t-il à se heurter à la volonté qu'a l'individu de conserver sa "libre détermination", de considérer que "sa vie est à lui", "que son corps est à lui", pour reprendre le mot célèbre d'un pourrisseur connu. On lui affirmera que chacun a le droit de faire de sa vie un chef d'œuvre de corruption et que le déluge peut venir ensuite. Cette attitude est le résultat de dizaines d'années de dégradation intellectuelle systématiquement conduite dans tout l'Occident par des éléments ethniques étrangers à l'Europe. C'est contre cela précisément que se dresse avec le plus de vigueur le socialiste raciste. Comment peut-il être loisible à quiconque de se mutiler volontairement et surtout de mutiler sa descendance ? Ne serait-il pas extraordinaire que la loi ait le droit de poursuivre celui qui mutile l'un de ses concitoyens et ne pourrait rappeler au sens de sa dignité et de sa responsabilité celui qui par son inconséquence mutile sa descendance et sa race ?

Comment ne voudrait-on pas transformer ou exclure celui qui manque assez de sens ou de dignité pour préférer l'état de maladie à l'état de santé ? Or, qui n'est pas conscient des nécessités de sa race dans tous les domaines et agit contre elle a délibérément choisi la maladie et la décadence. C'est pourquoi le socialiste raciste essaie de le ramener à une conception saine ou se résout à demander son exclusion de la communauté raciale.

Le parti raciste est donc aux yeux du socialiste raciste le moyen de régénérer une société et un peuple qui tournent le dos à leur véritable destinée et à son but profond. Le parti n'est que cela : Une première sélection qui tente de rétablir dans son intégrité le type d'homme qui, traditionnellement, représente le mieux la race tout entière. C'est pourquoi encore, il se fait le propagandiste non du parti en lui-même, mais de la société rénovée que conçoit le parti. Il ne se fait pas l'agent d'une clique qui entend atteindre vulgairement au pouvoir mais le champion d'un monde nouveau rétabli sur sa véritable base. La société dont il dessine les traits est non seulement une image d'avenir, niais pour chaque socialiste raciste une réalisation personnelle quotidienne. Le parti en est lui-même l'ébauche. La société nouvelle, l'homme nouveau, ne sont pas pour demain ou plus tard, mais déjà aujourd'hui par la réforme personnelle et par l'activité et l'organisation du parti.

Le socialiste raciste se trouve être par sa conception non pas le meneur, l'agitateur vulgaire qui se démène sur un tréteau, mais surtout celui qui reprend un à un les hommes de sa race et de son peuple pour les retremper et leur rendre le sens de leur destinée. Il est celui qui, après cette reconquête et après avoir recueilli leur adhésion, les conduira au combat de libération et de purification qui s'impose à eux.

Le plus important à nos yeux sur la voie de cette renaissance populaire est non pas la méthode que chacun emploiera pour ramener les autres à une conception saine de la vie et du monde, mais la façon dont chacun s'érigera lui-même en modèle et en exemple.

C'est en démontrant pratiquement ce que peut être, ce que peut redevenir l'homme de notre race quand il est sain, qu'on fera sentir à tous, la différence des conceptions qui aujourd'hui s'opposent. La phrase seule, dans ce cas, ne peut rien pour transformer ou pour réformer.

C'est donc en faisant toucher du doigt ce qu'est le type humain vers lequel il tend que le socialiste raciste obtiendra les meilleurs résultats pratiques. Nous ne voulons pas dire par là, bien entendu, qu'il doive se contenter de tendre lui et lui seul vers ce type. Dans la société corrompue au milieu de laquelle nous vivons, au milieu de la dégénérescence généralisée, il ne pourrait lui-même s'en approcher suffisamment. Il devra donc, en outre, pour les hommes de nos peuples, en rechercher et en restituer l'image, en une sorte de LÉGENDE DORÉE de l'Occident. Cette "Légende Dorée" reste encore à écrire mais il est à espérer que notre action inspirera à quelqu'un le désir de la recréer, sur tant de documents qui permettent de le faire.

De l'instant où les visages de Rama, d'Orphée, de Platon, de St-Louis, de Charlemagne, auront, dans la mémoire des peuples, retrouvé leurs traits caractéristiques de race, un pas important aura été franchi pour leur libération. Le jour où chacun, au sein de nos peuples, saura que la lutte que nous lui demandons de continuer a commencé déjà à l'orée des temps, il en sentira le véritable sens. Il se sentira l'héritier de tant de croisades conduites pour la protection de la race blanche.

Ainsi le parti de la race entendra présenter au peuple, non la théorie morte d'une philosophie poussiéreuse, mais d'abord une galerie de visages dont finalement les gestes et les traits constituent à travers les âges, l'image unique mais mouvante et vivante de l'homme blanc : L'homme blanc au combat pour la survivance de sa race.

Cette réalité devenant mythe, fait apparaître la loi et la doctrine à laquelle peut se rattacher de façon vivante la marche de chacun. Ce n'est donc pas, encore une fois, l'adhésion formelle à une organisation culturelle, sociale ou politique qui importe, mais l'acceptation par chacun du modèle vivant, par l'orientation sur le type idéal multiple de la race.

Il est donc certain qu'une forme d'organisation particulière, un parti, et une certaine forme de l'État sont nécessaires pour parfaire dans la société la formation de cet homme nouveau, mais il est bon de savoir que la préfiguration du but lui est toujours antérieure.

Nietzsche écrivait que chacun doit construire sa vie comme il souhaite qu'elle soit, après lui, vécue pendant les millénaires. Cette image du grand penseur doit devenir réalité pour le socialiste raciste.

Parce qu'avant lui des centaines d'hommes ont construit leur vie pour la voir se répéter aussi haute durant les millénaires, chacun établit son plan de vie pour que, durant les millénaires, une pensée nouvelle, une sensation, une émotion nouvelles, s'ajoutent au capital racial et soient éternellement revécues par tous les continuateurs et les héritiers de sa lignée. Ce n'est pas par la persistance d'une forme organisationnelle, sociale ou politique fixe ; Par le "tabou" d'une "théorie de la connaissance" qu'il entend développer cet idéal, mais seulement par la fidélité à un type dont c'est un devoir de développer et d'élargir la pureté et la carrure. C'est en quoi la formule vivante proposée par le socialiste raciste est aux antipodes de la formule mathématique froidement économiste du sémite marxiste. Loin comme ce dernier d'imposer un cadre étroit et définitif au développement humain, il s'attache à élargir son

champ d'action et à l'élever, se refusant à croire que l'évolution progressive des millénaires puisse jamais aboutir à une perfection définitive ou à une impasse. Le marxisme s'attache à un certain degré de développement, faute de pouvoir concevoir autre chose de plus vaste au-delà de la société "communiste" qui lui semble devoir constituer le point final de toute l'évolution ; Comme si pendant vingt mille ans l'homme n'avait évolué qu'en vue de cette fin communiste ! Le socialiste raciste accepte que le progrès humain passe par des ruptures et des convulsions politiques sans pour cela se détacher de sa fidélité permanente au type racial qu'il a reconnu pour sien. La certitude de la solidité et de la persistance de ce type à travers les âges lui donne la certitude correspondante que toute évolution sociale est possible et souhaitable, que toute recherche et tout développement sont possibles, dans tous les sens, à condition seulement que soit garantie l'existence de ce type.

Que la survie de la race implique ensuite des obligations sociales impérieuses, et notamment un niveau de vie convenable au développement complet de ses membres, ne sera que la suite inévitable de sa position. C'est pourquoi étant raciste, il sera socialiste. Il en aurait une raison de plus. La fidélité à l'héritage spirituel des grands précurseurs qui jalonnent la vie de la race l'y contraindrait, en lui rappelant que tous furent des réformateurs sociaux et qu'ils assurèrent toujours le plus largement possible la vie matérielle et morale de leurs peuples.

Ainsi donc la fidélité à la tradition est cela même qui impose au socialiste révolutionnaire d'être un révolutionnaire, d'être un réformateur, un socialiste au lieu d'être un étroit conservateur. C'est cette fidélité à la tradition qui l'oblige à porter la hache dans ce que, faussement, certains appellent tradition et qui n'est que manifestation de sénilité et de décadence.

Ce qui tue et ce qui perd notre société actuelle, ce n'est pas le manque de "traditions" ou de ce que pharisaïquement on nomme ainsi, mais l'excès de fausses traditions qui sont les formes vides d'une organisation anti-raciale et anti-sociale. Ce ne sont pas des formes sociales périmées depuis longtemps et ce n'est pas la conservation de privilèges iniques affaiblissant et amoindrissant la race et le peuple qui peuvent les rétablir dans leur intégrité. La transformation radicale de l'état de choses actuel replongera chacun dans les sources mêmes des véritables traditions.

Le socialiste raciste s'arroge donc le droit de créer et voilà ce qui le caractérise encore. Attaché solidement au roc le plus ancien de notre civilisation, il entend construire sur ce roc une société qui soit digne de ses inspirateurs et cela découle de sa fidélité aux "inspirateurs" dont il se réclame. Ne furent-ils pas, eux aussi, des bâtisseurs d'empires, des fondateurs de doctrines, des législateurs ? En défendant cette tradition, il s'oblige à la continuer et à la renouveler ; Lui aussi pour son peuple doit être un fondateur d'empire, un conquérant, un législateur et c'est pour lui la forme suprême de la fidélité à sa race.

Nous avons vu plus haut que pour le socialiste raciste, le parti représente une première sélection qui tend à rétablir un type d'homme particulier dans son intégrité. C'est donc le parti qui, dans ses membres, réalise le premier exemplaire de ce type pour l'époque actuelle et qui sera capable de rénover ce type au cours de l'évolution ultérieure de la société et de l'humanité blanche.

C'est donc, non seulement un groupe d'hommes unis autour d'un programme immé-

diat de réalisations sociales ou politiques, c'est de plus le véhicule d'une conception de la vie et de l'homme. Idée qui, rattachée aux traditions les plus profondes des races européennes, est néanmoins entièrement adaptée au niveau actuel de l'homme occidental.

Dans la mesure où le parti prend le caractère d'un groupement d'hommes, ce ne peut être que celui des hommes réalisant en eux-mêmes et autour d'eux une conception du monde, autant qu'une souple doctrine politique. La doctrine politique dans leur cas découle seulement de leur conception du monde. Cette conception étant précisée, une souplesse assez grande dans les moyens de réalisation est toujours possible puisque le sol sur lequel reposent le parti et sa doctrine est solidement fixé. C'est donc ce fait qui précise les limites les plus larges de la liberté individuelle et de la discipline d'organisation indispensable à tout combat social, politique ou autre.

Il va sans dire que cette souplesse mémo fait une obligation morale, pour celui qui a reconnu la justesse des principes théoriques défendus par nous, d'adopter cette manière de voir et de vivre. Cette souplesse oblige quiconque veut servir sa race et son peuple à se joindre au parti et il n'est pas possible d'imaginer une action dans le sens qui est le nôtre sans que s'établisse un lien entre elle et le parti. L'idée de l'unité dans la race et dans le socialisme entraîne à bien plus forte raison l'idée de l'union dans l'organisation qui en porte les principes et en est le corps actif.

L'affirmation et la détermination du socialiste raciste est d'abord idéologique et principielle ; Elle est donc individuelle. Son activité, dans la mesure même où elle est conçue comme tendant à une unité, doit s'agréger à l'ensemble unitaire de combat. L'idée socialiste raciste peut apparaître et elle apparaît normalement hors du parti dans l'esprit de l'individu. Elle ne peut se manifester que dans l'unité du parti seul apte à donner vie à cette idée. Hors du parti, pas de militant possible !

Le parti n'est pas chez les racistes comme il tend à l'être chez les marxistes un "parti international". Mais il se développe dans le cadre d'une unité culturelle donnée. Ce ne sont pas les limites géographiques actuelles d'un État qui peuvent fixer ses propres limites mais les frontières raciales et culturelles de chaque groupe européen. L'unité de langage, de traditions immédiates et d'éducation, même en dehors de toute unité gouvernementale actuelle, doit établir seule les frontières de développement du parti. Ainsi pour ce qui concerne la France, seront tenus pour Français tous ceux qui, pensant en socialistes racistes, parlent le français, appartiennent aux couches raciales constituantes du Peuple français et en conservent les traditions essentielles.

Le parti, manifestation nationale de la race, ne peut accepter les étroites frontières que lui imposeraient des traités désuets ou des gouvernements étrangers au peuple et à la race.

Il n'est pas une création artificielle due à des esprits en mal de spéculation mais il répond au besoin qu'éprouve un peuple de retrouver son unité et de participer à la lutte de sa race en général en lui apportant le concours le plus conscient possible.

Historiquement, en effet, on se heurte à ce fait particulier que les races blanches en s'étendant à travers l'Occident européen ont par suite de nécessités climatiques, militaires, sociales, politiques et autres été amenées à créer des cultures nationales différentes dans leurs formes bien qu'obéissant à des constantes générales communes. Chaque parti doit donc accepter cet état de fait. Mais là où, malgré des frontières artificiellement créées il voit

un seul peuple, il se déclare son seul représentant.

Le parti n'est pas seulement le moyen pour un peuple de retrouver son unité, il est le moyen pour la race de retrouver son unité. Or puisqu'il se trouve devant une division de fait sur laquelle il ne peut revenir, il tendra au moins à en atténuer les effets par des contacts permanents de parti à parti dans le cadre de la race. Il s'efforcera d'aider à la réalisation d'une fédération des peuples de même race ayant retrouvé le sens de sa destinée et l'organisation politique qui correspond à son génie propre.

Le parti est un jaillissement du peuple, mais il est aussi un jaillissement de la race et il n'est pas possible au socialiste raciste de tenir son parti séparé des partis voisins racialement apparentés. S'il n'accepte aucune sujétion de son peuple à un peuple étranger même si ce peuple est de même race, il est toujours prêt à étudier les meilleurs moyens de protéger par une lutte cohérente les intérêts fondamentaux de la race tout entière. Si nous prenions une image de ce développement, nous dirions que les races blanches se trouvent en Europe comme l'Arbre qui a poussé ses branches de différents côtés. Les branches ne peuvent plus se confondre mais elles sont toutes attachées au tronc commun, ainsi les différents peuples et partis socialistes racistes qui les représentent doivent sentir la nécessité de puiser leur nourriture au tronc commun, sans devoir pour autant se confondre.

On nous objectera sans doute qu'il n'existe pas ou il existe peu (dans certains pays il n'existe plus) de parti socialiste raciste et qu'il est difficile de soutenir cette position de l'unité, au-delà du peuple lui-même. Nous répondrons que l'histoire du socialisme est remplie d'exemples semblables, où des quantités de groupes nationaux se trouvaient interdits ou dissous, sans que cesse pour autant la volonté des groupes existant librement de souhaiter l'établissement de contacts. Que ces contacts aient le plus souvent tendu à tort à faire une "Internationale" c'est-à-dire le parti international dénué de tout contenu traditionnel vivant ne modifie rien à la réalité du fait. Toujours les contacts furent à un certain moment rétablis et le développement cohérent de ces "organisations socialistes" fut à nouveau possible.

Pourquoi en serait-il autrement de notre propre mouvement, alors que de plus en plus les moyens de communiquer s'améliorent de pays à pays, alors surtout que la guerre a montré combien les contacts étaient faciles et souhaitables d'homme à homme et d'organisation à organisation dans tout l'Occident ?

Il serait vain d'ailleurs de penser que nous ne pouvons pas tendre à cette organisation sur la base raciale alors que nous constatons que dans notre pays même, des groupes se sont constitués s'ignorant mutuellement au départ, et cependant sur une base et avec des buts semblables, avant de s'unir. Ce qui fut possible dans le cadre de nos limites populaires est tout aussi possible dans le cadre des limites raciales. Nous n'avons là qu'à établir (les relations "diplomatiques" de direction à direction de parti et à constituer des représentations permanentes de l'un à l'autre.

Nous avons défini ce qu'est le parti dans son ensemble, mais il est bon de voir ce que le parti doit être pour le socialiste raciste adhérent. Puisque le but du parti est de réaliser les conditions personnelles puis politiques et sociales de sauvegarde du peuple et de la race, il doit créer tous les moyens nécessaires à atteindre ce but. Il doit fournir à son adhérent tout ce qu'il est souhaitable de réunir dans la vie morale et politique. Le parti devra réunir autour de lui les organisations sociales, d'entraide, syndicales et de jeunesse, indispensables à son

développement et au développement de ses membres. En même temps il devra créer les cadres nécessaires à ces différentes organisations et veiller à ce que des cours de formation, de véritables séminaires, donnent non seulement aux futurs cadres, mais à tous les adhérents, les moyens de se guider dans leur combat et de guider ensuite les hommes de leur peuple.

Mais il devra de plus créer une "atmosphère" autour du militant de telle façon que celui-ci ne se sente jamais isolé et qu'aux instants de fatigue il puisse toujours trouver une détente et un conseil auprès de ses chefs.

Il doit organiser des locaux où s'épanouiront librement les aspirations de tous les membres et où une atmosphère de combat et d'unité raciale sera créée. La permanence du parti devra être un véritable foyer de culture raciale et sociale en même temps que la base de départ nécessaire à toute action véritable. Nous disons qu'il doit être le lieu d'accueil pour tous les membres et il sera évidemment cela d'abord car les membres du parti sont le sang même du parti, mais il devra autant que possible et de plus en plus être aussi un lieu d'accueil pour les membres de notre peuple. Il faut que là chacun puisse de plus en plus trouver le conseil, l'appui, la protection qui lui seront nécessaires en toute circonstance. Un groupe du parti qui ne s'appliquerait pas à être présent partout où le peuple peut avoir besoin de sa présence et de sa direction trahirait la base même que lui fixe son programme d'être au service du peuple et de la race et d'en être l'arme et le moyen.

En ce sens chaque socialiste raciste doit sentir et comprendre que tout ce qu'il fait n'est encore que peu de chose aussi longtemps qu'il n'a pas réalisé l'unité de son peuple, rénové son sens racial. Même alors, sa tâche sera encore sans limite pour approfondir toujours plus la conquête des hommes du peuple et de la race.

Il est enfin, au-delà de la réunion et de la permanence, dans le domaine de la propagande dans son propre milieu, un endroit où le socialiste raciste doit manifester son adhésion à une conception particulière de la vie et du monde : C'est son propre foyer. Peut-être cette exigence paraîtra-t-elle exorbitante à certains et pourtant n'est-ce pas là que le socialiste raciste malgré tout se retrouve le plus souvent et où il est appelé à vraiment défendre et continuer le peuple et la race ? N'est-ce pas son rôle alors de donner à son propre foyer le sens de la destinée raciale qui est le sien, celui de son parti et de son peuple ? — Il pourra facilement par un geste simple, par une habitude peu absorbante, donner à tous les membres de son foyer les éléments de réflexion utiles à une prise de position saine. Ne pourrait-il pas par exemple, au début de la soirée quand tous sont réunis, lire un court passage d'un théoricien de nos conceptions, au besoin le commenter simplement ? Même sans commentaire, une telle répétition d'idées qui sont les nôtres doit faire réfléchir et méditer ceux qui l'entourent et les amener à une attitude positive.

Ce que l'homme d'un peuple demande particulièrement au militant du parti populaire, pour prendre conscience des nécessités de sa lutte, c'est non pas tant de lui être un "cher" que de lui être un conseiller et un guide qui lui permette à lui personnellement de comprendre les grands problèmes politiques et sociaux. Il ne lui demande pas d'être l'homme prédestiné, mais l'éducateur qui l'aidera à se libérer. Dans l'histoire des grandes figures de notre race le militant devra donc, bien plus faire ressortir les principes et les inspirations qui les ont mues que les gestes proprement dits de leur existence. De cette façon, à chaque instant, derrière le geste et au-delà de l'acte, il pourra sentir le mobile profond venu de la race. Par suite, c'est moins l'histoire qu'il faudra enseigner que l'explication de l'histoire afin que s'habituant à

analyser les faits du passé en raison de certains principes, il puisse aussi analyser les faits du présent en vertu des mêmes principes. Ce que le socialiste raciste cherche, dans l'histoire des grandes figures de l'Occident, c'est l'histoire du développement d'un principe ou d'un ensemble de principes, non celle des hommes seulement. Qu'il soit utile de rendre vivante cette tradition en montrant ses réalisations successives ne fait aucun doute, mais ce ne doit être qu'un moyen et non une fin : Au-delà de l'homme et au-dessus de lui, la Race et son type idéal ! Toute autre méthode conduirait à un romantisme de l'action absolument vide de sens et trop superficiel pour faire un militant actif. Notre souci en cela est de tendre à la qualité avant de souhaiter la quantité autant dans le parti que dans le peuple. Nous serions bien peu conséquents si voulant une hiérarchie nous n'exigions pas une sélection méthodique autour de nous.

LE RACISTE ET LA LIBERTÉ

On a longtemps reproché aux socialistes leur anarchisme, leur désordre, leur impuissance et il semble bien qu'en ceci on ait eu en vue seulement les grandes organisations du socialisme sémitique marxiste. Dans son impuissance à se rattacher à une tradition populaire et raciale il s'efforçait de tout détruire et repoussait comme périmée toute notion qui ne vînt pas de sa propre méthode. D'autre part n'ayant à continuer aucun passé il se voyait impuissant à donner à l'avenir un autre contenu qu'économique. Du jour au contraire où le socialiste conserve sur le plan social l'intégralité de ses revendications mais où il sait se rattacher à toute la tradition vivante de son peuple, il n'est plus possible de lui opposer cette objection. Cessant de se rebeller, il se soumet entièrement à la notion d'organisation qu'une analyse conséquente des formules traditionnelles de sa race lui indique comme la plus appropriée. Il découvre que les conceptions qu'il considérait comme originales sur le plan social sont au contraire simplement habituelles à sa race et qu'elles furent appliquées à chaque fois qu'une réaction de défense de la race conduisait celle-ci à prendre plus nettement conscience de ses destinées.

En acceptant socialement cette discipline raciale, il l'accepte aussi moralement et modifie d'autant sa manière d'être. Acceptant le matérialisme historique comme méthode d'analyse et d'investigation, cette méthode même, remise sur ses pieds lui fournit l'occasion de se créer moralement un idéal absolu extrêmement ferme. Cette synthèse résout pour lui ce qui jusqu'à ce jour demeurait difficilement conciliable d'un sentiment qui le poussait idéalement vers son peuple et d'une théorie qui s'opposait à tout idéal.

Enfin ceux que le mythe de la division d'un même peuple en classes antagonistes et inconciliables pouvait tromper, constatent que si cette division existe bien, par instants, elle n'est pas de caractère permanent ou inéluctable. Le rétablissement d'une conscience raciale dans un peuple uni doit grâce à l'arbitrage d'un parti et d'un gouvernement forts, résoudre au mieux ce qui n'est, au plus, que querelle d'intérêts, au sein d'une même famille.

Enfin et il s'agit là du problème contraire, il lui semblait qu'en abandonnant son attitude "marxiste" il renonçait à une "liberté" certaine. Il constate qu'en fait, la liberté est le droit pour chacun de réaliser entièrement ses facultés et ses dons naturels. La seule liberté possible est celle où chacun accomplissant tous ses devoirs à l'égard de tous, reçoit par là même une somme de possibilités qu'aucun autre régime ne peut lui garantir. Il est tout surpris, en définitive, de constater que la liberté est seulement une somme de devoirs et non l'affirmation d'une série de droits. L'accomplissement des devoirs crée des droits, la revendication de droits crée seulement l'irresponsabilité et l'anarchie.

Naturellement les conditions dans lesquelles le socialisme moderne est né ont influé sur l'attitude individuelle du socialiste et en ont fait souvent un révolté autant qu'un révolutionnaire ; Quelquefois un révolté en même temps timoré. C'est que la Révolution d'inspi-

ration juive de 1789 en même temps qu'elle permettait aux sémites de prendre en mains les leviers politiques du pays la révolution bourgeoise d'inspiration maçonnique eut lieu dans les autres pays d'Europe à d'autres moments mais à peu près dans les mêmes conditions portait interdiction de s'unir et de s'associer à toutes les catégories travailleuses du peuple. Par suite les organisations socialistes et syndicalistes furent dès l'abord clandestines et pourchassées. Cet héritage de souffrances et de difficultés sans nombre, ne pouvait que donner au socialiste révolutionnaire une attitude anarchique. En même temps son organisation prenait souvent des formes appropriées à cet état de choses et non au socialisme et à l'union de toutes les couches du peuple autour d'un programme social commun. Il en est résulté que le socialiste a été dès le début plus "contre" tout l'ordre existant que de mentalité constructive. Ce n'est que peu à peu qu'il parvint à une attitude constructive. Dans les pays où le socialisme n'a pas été persécuté il a pris un autre visage (Angleterre, États-Unis, Allemagne), ce qui démontre amplement cette affirmation. Toutefois, ce que nous notions plus haut de son ignorance du fait racial le rendait incapable de réaliser l'unité du peuple ou même de constituer un programme social et politique réalisable. Cette ignorance est due au fait que très vite les Juifs s'emparèrent du socialisme et en revendiquèrent le monopole et la direction. Ainsi fut masquée la réalité que le peuple était divisé et pressuré par la Banque à majorité juive et l'État dans lequel les Juifs gardaient la haute main. On propagea la notion que le "capital" pris en bloc était seul responsable de cet état de choses, alors que les méthodes juives ou imposées par les juifs étaient réellement à l'origine de cette "division en classes". Que l'égoïsme inévitable de certains non-Juifs ait permis un développement plus rapide encore de cette erreur et sa perpétuation, n'en laisse pas moins subsister le fait que souvent, les capitalistes non juifs s'efforcèrent de pallier les inégalités flagrantes. Dans la confusion et avec une prudence que seule explique leur position sociale, ils tentèrent d'énoncer des théories sociales (paternalisme ou autre). Ainsi, quelle qu'ait été leur position : Capitalistes ou prolétaires, les non-Juifs posaient et tentaient de résoudre le problème social, cependant que les internationales juives tentaient de s'opposer à toute solution viable ne les portant pas au pouvoir et ne garantissant pas leur exploitation sur les peuples. Que le socialiste tiraillé entre ces diverses tendances ait eu une position désordonnée s'explique donc parfaitement.

Il devait être donné seulement aux socialistes racistes de résoudre ces contradictions et ces oppositions en indiquant quel est le principe d'union et d'élaboration d'une théorie socialiste, en soulignant l'importance primordiale de la race dans le destin des peuples et dans la naissance de leurs théories sociales, politiques et de gouvernement.

L'ignorance de cette loi fondamentale avait conduit à la révolte, à la négation, à l'anarchie, dans les théories et mouvements socialistes. La découverte et l'acceptation de cette loi doit rétablir l'unité. Le véritable socialiste a toujours parlé de l'unité, sans en découvrir le moyen. Sa conscience fut toujours déchirée entre la soif d'unité qu'il souhaitait pour son organisation et son peuple, et les obligations antiunitaires d'une théorie qui leur était étrangère. Le socialisme raciste a résolu d'une manière entièrement responsable et cohérente la question de l'unité en même temps que celle de l'acceptation des normes socialistes non par une "classe" mais par les trois classes du peuple : Ouvriers, paysans, intellectuels. Il restitue toute sa valeur à la notion d'autorité et de hiérarchie qui était devenue étrangère au socialisme, malgré ses protestations contraires. Si les trois parties vivantes d'un peuple se trouvent d'accord sur le principe d'une réorganisation sociale unitaire, il va sans dire que la hiérarchisation des valeurs en découle. La contradiction mortelle du socialisme sémitique qui devait, pour

maintenir la "dictature du prolétariat", faire appel à des "étrangers à la classe au pouvoir", se trouve réduite à néant. Le socialisme appartient à tous, chacun y trouve sa place et chacun s'y trouve à sa place. Si des querelles de familles éclataient encore parfois, le parti et l'État, arbitres du peuple parce qu'élites du peuple et de la race, sauraient les résoudre et les apaiser.

La loi n'est donc pour le socialiste raciste ni le résultat d'un sursaut politique provisoire d'une clique au pouvoir, ni la manifestation de l'intérêt d'une classe, mais la règle légitime et permanente, inspirée par les intérêts supérieurs du peuple et de la race, par la défense, la protection et le développement du peuple et de la race. L'autorité qu'il accepte de subir comme une loi morale à laquelle il obéit spontanément dans la conduite de sa vie personnelle, il la retrouve dans l'esprit des lois de l'État. Loin de lui paraître une loi qu'on ne respecte que par la seule "peur du gendarme", elle est la règle volontairement admise "parce qu'il n'en peut être de meilleure" pour lui-même et son peuple dans l'état de développement particulier où ils se trouvent. Ainsi sont réunies les conditions d'une liberté aussi complète qu'elle est possible dans la vie en société ainsi que de la discipline la plus librement acceptée pour le bien commun.

Le socialiste raciste se réjouit de voir cette unité de la discipline et de la liberté réunies aussi facilement et de retrouver entière sa responsabilité individuelle dans le choix et l'adhésion. En revanche le socialisme sémitique tend de plus en plus à lui imposer une orthodoxie étouffante dont la manifestation dernière montre ses résultats en U.R.S.S. — Ainsi en même temps qu'un fil conducteur, un point de repère lui est donné de façon permanente, la race. Il voit assurer à son développement personnel et à l'activité de son esprit, une indépendance qu'il avait cessé d'espérer. Enfin il retrouve sa spontanéité propre en plongeant aux sources vives du génie de sa race dont il était coupé depuis si longtemps. Il n'est plus pour lui d'opposition entre l'activité de la collectivité tout entière et la sienne propre puisqu'elles puisent désormais à la même source.

De toute manière, l'application de la loi, qu'elle soit personnelle ou collective, cesse d'être l'observance imposée par l'autorité policière de règles sans vie. Elle devient comme un contact permanent du citoyen avec son peuple et sa race, exactement sans doute comme à un autre moment où la loi et la foi pouvaient se confondre, l'homme du moyen-âge ne voyait pas de différence essentielle entre la règle de l'État et celle de l'Église, entre la règle de l'Église et sa propre conception de la vie. Le christianisme était à ce moment adapté entièrement à la race. Il avait, pour un temps, su réunir toutes les couches du peuple autour d'un idéal et d'un but commun et réaliser une forme d'unité populaire dont beaucoup encore aujourd'hui gardent la nostalgie.

Or faute d'avoir vu clairement l'importance de la race et de son unité, qu'elle a pressentie parfois, l'Église a laissé s'oublier cette organisation, cette conception et cette attitude. Le temps d'une relève dans le domaine temporel semble donc venu. La mission dont elle n'a pas pu s'acquitter, le socialisme raciste la conduira à son terme.

LE RACISTE ET LA MORALE

Nous avons dit d'autre part que ce n'est pas par instants, mais constamment, que le socialiste raciste demeurait fidèle à son idéal et à sa conception du monde. Sa vie tout entière est conditionnée par une attitude prise à l'égard du peuple et de la race, en raison de l'appartenance à une race particulière.

Par suite cette attitude ne peut être superficiellement bornée à la participation à une réunion, mais dans la mesure où sa prise de conscience de la réalité raciale éveille en lui un orgueil et une foi profonde elle devient une attitude constante. Elle modèle sa vie en tout temps.

Quand, du parti, il rentre dans la vie de tous les jours, quand il va se retrouver en contact avec une masse qui n'a pas pris conscience encore de cette vérité qui le transporte, lui, et le soulève, il ne pensera pas, ainsi que fait le militant d'un autre parti, que son travail est fini. Il ne supposera pas qu'il peut vivre "comme tout le monde" et passer inaperçu. Au contraire, son travail débute à ce moment. Il a saisi des arguments nouveaux et son contact avec son parti, avec ses camarades, lui a infusé une nouvelle ardeur ; Il va retourner plus franchement au service de son peuple.

Le raciste ressentira dans sa vie personnelle l'orgueil d'appartenir à une telle race, de maintenir et d'élever toujours plus cette dignité, cette noblesse qui est la sienne. Dans la vie collective en même temps il fera respecter cette dignité, cette noblesse, cet "honneur" chez lui-même d'abord, dans son peuple ensuite. Il poussera ses compatriotes à en prendre directement conscience. La dignité de la race est une réalité permanente, et non une affirmation de réunion et il ne peut y avoir d'éclipse dans ses manifestations.

Celui qui appartient à une race de civilisateurs, de conquérants, de législateurs, ne peut agir en tout temps que comme un civilisateur et un conquérant et non comme un sujet servile !

Le raciste exclut absolument de sa pensée et de sa conception la notion d'un parti qui ferait des "membres honoraires", se contentant d'avoir une carte en poche et de régler une cotisation sans que l'adhésion les engage à autre chose qu'à cet effort symbolique ou platement matériel.

Pour lui, le manœuvre qui a donné son adhésion totale et a modifié profondément son genre de vie, en prenant conscience de sa dignité raciale, est plus noble et plus près de la réalité saine du peuple que le fils d'une famille titrée qui se contenterait d'une adhésion de forme. Un seul critère : On est ou on n'est pas digne de sa race et de son peuple, et l'origine sociale n'y est pour rien !

Un seul domaine d'action est ouvert à tous pour permettre à chacun de manifester sa véritable "noblesse" : Le peuple avec toutes ses revendications, ses besoins, et la libération

qu'il attend. Ainsi, chacun où il se trouve, à l'école, à l'usine, aux champs, au bureau, qu'il soit directeur ou simple manœuvre, ne doit voir qu'un but, ne doit connaître qu'un idéal : Servir sa race et son peuple, œuvrer à son élévation, à sa libération, à la prise de conscience de sa dignité et de sa destinée. Nous ne nions en aucune façon que certaines positions sociales empêchent quelques-uns, pour un temps, de donner toute leur mesure, mais ce que nous voulons surtout affirmer c'est qu'aucune position ne peut excuser l'indifférence ou la tiédeur. Il est toujours une façon de contribuer "au maximum" à l'affranchissement du peuple et de la race, au développement du parti.

Il n'y a aucun domaine qui puisse échapper à la détermination par la race et celui qui ne conduit pas son action en tenant compte de la loi raciale a trahi les intérêts de son propre peuple et de sa propre destinée.

Que personne ne songe alors qu'il est une tâche au-dessous de sa destinée si cette tâche est au service du peuple et de la race. L'activité la plus humble aujourd'hui est peut-être celle qui sera la plus riche de conséquences en amenant un homme de plus au parti. Qui sait en effet si cet homme ne sera pas celui qui libérera le peuple et la race ?

Ainsi cette prise de position est totalitaire, unitaire, et détermine tous les actes de la vie du raciste, et particulièrement ses obligations envers le parti que volontairement il déclare illimitées.

Mais puisque cette adhésion pénètre dans .tous les domaines, il y aura donc une morale socialiste raciste ? Oui et c'est ce que nous ne cessons de répéter. La morale en effet n'est pas une création artificielle d'esprits maniaques, mais elle prend ses racines dans les observations des tout premiers hommes qui eurent à vivre en société. Déjà la famille primitive, puis la tribu et le clan, la cité enfin eurent leur morale qui fut toujours groupée pour une même race autour de principes constants à travers l'histoire de cette race. De même que le cannibalisme ou le sacrifice humain appartiennent aux races asiatiques ou africaines, de même le refus des sacrifices humains et le respect du corps appartiennent aux races blanches : Rama lui-même n'est-il pas assassiné par les prêtresses noires à cause de son refus des sacrifices humains ? La préoccupation d'obéir à l'impératif de la race amènera le socialiste raciste à refuser en toute occasion certaines attitudes, certaines manières de vivre, comme contraires aux traditions et plus encore à la santé de la race. À côté de la dépravation et du relâchement que propagent avec tant d'acharnement les races étrangères à l'Europe et ceux qui ont été pourris par leur contact, le raciste adopte tous les impératifs de la morale traditionnelle de notre race. Il est caractéristique d'ailleurs que les notions de vertu aient été sensiblement les mêmes chez les Grecs et les Romains à leurs meilleures époques, chez les Germains et dans toutes les sociétés occidentales. Par suite les notions morales essentielles seront faciles à connaître et à retrouver, et la notion de "péché" ne lui sera pas inconnue ! "Péché" contre la race tout ce qui intellectuellement, moralement, physiquement, peut nuire au développement, à la santé ou à la dignité de la race.

Il obéira donc encore à cette loi morale traditionnelle non parce qu'elle lui est imposée par un système métaphysique quelconque, mais bien parce que dans son esprit il aura à chaque instant reconnu que se conduire différemment serait causer un préjudice à la race et à lui-même. Ce ne sera pas une discipline imposée de l'extérieur, mais également la prise de conscience permanente d'une nécessité à laquelle on ne peut se soustraire sans souiller sa race, sans porter atteinte à sa dignité. Il repoussera de même toute hypocrisie formelle car le jugement ne viendra pas de l'extérieur mais de sa propre appréciation. Personne ne lui

demandera de comptes ou n'aura besoin de lui en demander pour qu'il sache qu'agir contrairement aux principes éprouvés de la tradition raciale est contraire à sa propre dignité. Son propre jugement devra lui devenir suffisant pour qu'il se refuse à se mépriser lui-même à la suite d'une action indigne de la race ou nuisible à son développement. Le jugement du parti ou du peuple n'interviendra qu'ensuite.

Seul le contact intellectuel permanent avec l'esprit de son peuple et de sa race permettra à chacun de parvenir sans effort à cette attitude. Il est remarquable encore que le socialisme sémitique marxiste en faisant de l'homme une seule unité économique ne pouvait répondre comme nous à ces questions. Une classe privée de son support populaire et racial, niant toute tradition antérieure, refusant tout héritage historique autre qu'économique, ne pouvait avoir à sa disposition aucune règle morale ni même aucun concept moral.

Seul le raciste, en voyant dans les "rapports de classes" actuels un accident momentané qui ne peut l'empêcher, en même temps qu'il y remédiera, de demeurer lié au devenir de sa race et de son peuple, a surmonté aussi cette contradiction et cette faiblesse ; Il l'a fait en se rattachant par delà les siècles et à travers eux, à toutes les sources spirituelles et philosophiques de la race. C'est ce qui fait le caractère populaire et accessible à tous, de la conception morale du raciste, son caractère unitaire puisque quiconque peut s'y reconnaître, quel que soit son degré de religiosité. C'est aussi ce qui permet au raciste d'admettre toutes les pratiques religieuses dans la mesure où elles ne débordent pas de leur cadre spirituel et moral, c'est-à-dire dans la seule mesure où elles ne nuisent pas au développement harmonieux du peuple et de la race.

Ainsi le parti, différent des autres partis politiques, se refuse autant à la neutralité morale qu'à l'attitude confessionnelle. Alors que les uns proclament leur athéisme ou leur matérialisme absolus, que les autres se déclarent rattachés au catholicisme ou simplement "indifférents" considérant que la morale est un problème d'ordre privé, le parti socialiste raciste au contraire, de par sa conception unitaire du monde ne reste pas neutre en face de ce problème et le résout, mais ne peut se heurter à aucune des confessions européennes puisque sa seule revendication est le "contact" avec l'esprit de la race.

Il est hautement probable par contre, que sa conception morale se heurtera à toutes les religions asiatiques et sémitiques faites de résignation, de démission, de fatalisme et d'inertie. Notre morale est de lutte, notre morale est de conquête, notre morale est de défense de la race. Nous ne disons pas, pastichant la phrase de Lénine, "Est moral tout ce qui sert la race" encore que cette conception puisse être proche de la nôtre, mais nous disons : "Est moral tout ce qui affirme l'homme et qui l'aide à se réaliser complètement ; Qui l'aide à se surmonter pour lui permettre de créer des valeurs et des notions nouvelles". Ainsi l'homme en se surmontant, en créant des valeurs et des notions nouvelles pour lui-même, les créera aussi pour son parti, pour son peuple et pour sa race. Celui-là seul qui n'a rien créé cèle son trésor, mais celui qui crée jette ce qu'il a créé sur la place publique. Celui qui crée se détourne de sa création pour la dépasser, pour la surpasser et pour créer autre chose au-delà de sa création. Dès lors elle peut être sur la place publique, car il va vers sa nouvelle œuvre et vers un nouveau dépassement. Voilà l'homme que demande le parti et voilà l'homme qu'il entend aider à se créer. Que les faibles et les partisans des pâles vertus se détournent de nous car notre morale n'est pas la leur ! Que les partisans du nivellement se détournent aussi car notre morale n'est pas la leur ! Que les modestes s'écartent car notre orgueil les ferait périr !

UN PARTI ET SON PROGRAMME

Seuls pourront vaincre et mériteront la victoire ceux qui auront décidé de mettre toutes leurs forces au service de leur peuple !

Pourtant il y a bien des manières de considérer un programme et chaque parti en présentant le sien a démontré que sa conception était différente quant à sa destination et à son origine même ! Toutefois tous les grands partis ont ceci de commun : Leur programme est motivé par des appétits immédiats qu'ils se donnent pour tâche de satisfaire au plus vite et quel que soit le résultat final de sa réalisation. Ils n'ont pas en vue l'intérêt profond et lointain, dans un développement ordonné, du peuple et des hommes du peuple ; Encore moins ont-ils en vue la réalisation dans les faits d'une conception du monde qui créerait successivement un Homme de type particulier et une société adaptée à la vie et au développement de ce type humain particulier. Alors qu'on peut dire qu'il a existé un type de l'Homme grec et plus loin encore un type athénien et un type spartiate ; Un type de l'Homme romain ; Un type même de l'Homme du Moyen-Âge ; Si l'on devait maintenant représenter le type de l'Homme actuel, hybride et inachevé, on y renoncerait aussitôt.

Notre programme en ceci est différent ; Nous voulons que soit exprimée hors du programme d'abord et antérieurement à lui, une théorie philosophique, une conception du monde scientifiquement basée et qui soit à même "d'élever" un type d'homme particulier. Nous avons ensuite en nous appuyant sur la nécessité où nous nous trouvons "d'élever" ce type d'homme, à créer un programme qui réponde à cette nécessité et qui y satisfasse. Programme politique sans doute mais qui ne décide pas seulement de l'immédiate revendication. Il doit être un programme de gouvernement qui ait des vues lointaines et précises en tenant compte des constantes d'un développement humain réellement sain ; Qui comprenne dès l'abord les causes historiques marquant la décadence ou la grandeur des empires et des peuples.

De là à analyser la situation présente d'une façon nouvelle il n'y a qu'un pas. On en déduit un certain nombre de nécessités qu'on reconnaît comme vitales pour le développement et la survie même de son propre peuple, de sa race, du groupe de races auquel il appartient.

Cela seul a fait la rigueur, l'ampleur et le caractère "lointain" ou permanent des revendications de notre programme. C'est pourquoi, il affirme que sans une politique à vues lointaines et portant sur plusieurs générations, la décadence dans laquelle nous sommes entrés s'accentuera. C'est pourquoi il affirme que faute d'appliquer les mesures que nous préconisons, notre peuple et le groupe de races auquel il appartient est voué à la disparition plus ou moins rapide sous une invasion des hommes de couleur.

Voilà ce que le programme doit apporter de nouveau. Voilà pourquoi il demande dans son application un don de soi total à chacun de ceux qui l'admettent. Il ne s'agit plus pour celui qui y vient de la mesquine agitation politique ou de l'intérêt personnel qu'éveillent

les programmes habituels ! Il s'agit pour chacun d'assurer la vie future de sa race et de son peuple. Par suite et dès l'abord, chacun doit sentir combien il porte en lui l'héritage de toute une lignée d'hommes de son sang ; Chacun doit sentir le poids de cet héritage et mesurer l'importance permanente de son rôle. En s'engageant avec toute la foi qu'il peut avoir dans sa race et dans lui-même, il doit mesurer et peser toute la résonance lointaine de son geste.

Pourtant qu'on ne s'y trompe pas ! Si la base idéologique de notre programme est permanente, nous ne nierons jamais que le programme politique qui en découle, pour lointaines que soient ses vues n'est, ainsi que tout programme politique, que l'expression des nécessités et des devoirs d'un moment historique donné. S'il représente les impératifs actuels d'une lutte pour le Sol et le Sang, pour la Race et le développement harmonieux de chacun de ses membres, il n'est encore que transitoire dans le cadre d'un développement humain complet.

Il est possible, donc, que les événements, en modifiant la situation historique entraînent le réajustement de certains de ses points. Ce ne doit pas changer la conception fondamentale du monde qui est la prémisse idéologique du programme. Nous savons que le monde est toujours en "devenir", que par suite pour être toujours exacts chaque programme et chaque groupement humain devraient aussi se modifier constamment mais nous savons que rien ne serait réalisable sans la fixation momentanée d'une loi admise comme valable pour une période historique donnée. L'erreur serait dans un programme, ou bien de voir une valeur définitive ou au contraire de nier au nom d'on ne sait quelle "dialectique" historique la nécessité de sa fixation provisoire. Par définition un programme doit représenter en même temps la lutte d'une ou plusieurs générations pour leur développement et un critère permanent pour la durée de ce combat.

C'est pourquoi, tel qu'il est, ce programme qui, pensons-nous, durera encore après nous, représente le seul qui, partant des données biologiques du devenir humain les applique à notre peuple. Il est l'arme pour sa survivance dans les décennies à venir.

Que chacun le sente et le sache ! Que chacun s'attache donc à convaincre les hommes de son peuple des nécessités de sa réalisation pratique. Travail obscur et patient avant d'être brillant et couronné de succès, mais le sentiment de combattre pour le Destin de sa Race soutiendra chacun dans son œuvre de rénovation. Nous verrons un Homme neuf dans un pays neuf et un monde neuf !

Or un programme nouveau appelle un parti également de type nouveau et donc, dans le parti déjà, un homme, un militant différent de ce qu'exigent d'habitude les partis politiques.

Le marxisme affirme que le parti politique, quel qu'il soit, est le moyen extérieur d'action d'une classe sociale déterminée, son état-major. Dans la définition marxiste du parti, il y a antériorité d'existence de la classe sociale, celle-ci donnant naissance par le besoin qu'elle en a à une organisation particulière qui dirigera et orientera la lutte et en exprimera les moyens. Par suite, ni l'Homme, qui crée l'Idée, ni l'Idée qui vient de l'Homme, ne sont aux yeux du marxiste à l'origine du parti et de son programme, mais les intérêts matériels d'une classe, suscitant le besoin d'une théorie, celle-ci apparaît comme une sécrétion naturelle à cette classe et crée le parti.

Le marxisme cependant, est dès l'abord et par la définition de Marx lui-même en contradiction avec sa propre définition : Il eût fallu en effet, pour donner naissance à une

théorie "prolétarienne", que la classe existât en tant que telle, puis que de tâtonnement en tâtonnement elle créât par ses théoriciens "prolétariens", c'est-à-dire par des hommes émanant de la classe intéressée, une théorie particulière qui conditionnât sa lutte.

Or Marx lui-même déclare que le marxisme est une "théorie bourgeoise" au service du prolétariat. Voilà donc une classe, qui n'a pas de théorie propre à son "émancipation" et d'autre part une classe qui crée elle-même la théorie destinée à son anéantissement. Je vois sourire quelques-uns ! Marx et les marxistes n'ont-ils pas expliqué que chaque classe par ses contradictions internes crée les conditions mêmes de sa déchéance ? — Halte ! Qu'on ne joue pas sur les mots ! Les marxistes indiquaient seulement par là qu'en créant par exemple un "prolétariat" toujours plus nombreux, et en centralisant de plus en plus le Capital, la "société bourgeoise" organisait *involontairement* la lutte de classes et les conditions matérielles de sa chute par un déséquilibre économique et social de plus en plus profond. Cela n'implique nullement qu'elle doive en même temps fournir des théoriciens à ses adversaires ! — J'ajoute que, de plus, la théorie marxiste semblait en état, jusque-là, de prouver l'exactitude de sa démonstration : Elle indiquait notamment que la bourgeoisie naissante avait créé ses propres théoriciens (les encyclopédistes) pour renverser la féodalité et ainsi de suite. Pourquoi cette "vérité" ne joue-t-elle pas pour le prolétariat ? Tout simplement parce que ce n'était que vérité apparente : Dans tous les cas ce sont des "intellectuels" qui ont fourni les théories politiques et non les membres d'une classe particulière. Tout au plus, la théorie une fois exprimée devint-elle une arme aux mains des chefs (encore intellectuels) d'une couche sociale particulière ! — Le marxisme, là comme ailleurs s'est trompé ou a trompé les gens qui ont voulu s'y laisser prendre. En réalité l'Idée est toujours antérieure au groupement et Marx, empêtré dans sa propre contradiction a dû l'éluder. Nous affirmons donc qu'il y a, dans le marxisme comme ailleurs, une théorie particulière qui préexista et fut à l'origine d'un groupement d'hommes. Il se trouve que provisoirement ce groupement fut recruté dans un certain milieu social mais ce milieu ne fut pas toujours le même suivant les époques et c'est encore ce qui prouve la réalité de notre point de vue qui n'est pas nouveau lui non plus à ce sujet.

Nous arrivons donc sur le terrain plus ferme de la création intellectuelle et idéologique tout court. Nous y serons plus à l'aise ! Le Marxisme "théorie bourgeoise" oui, comme toutes les théories car elles viennent seulement de ceux qui ont les moyens matériels d'étudier et par suite qui ont seuls la liberté d'une élaboration théorique. Mais théorie bourgeoise, disons-nous, qui est théorie de la bourgeoisie juive ; Ce qui est différent. Si toute théorie émane par la force des choses d'une couche sociale particulière, toujours la même, dans toutes les sociétés, la classe fortunée, du moins la théorie reflète l'esprit et les besoins d'un peuple grandi dans les normes et suivant les critères raciaux d'une civilisation particulière. Des théoriciens juifs ne peuvent fournir qu'une théorie juive quelle qu'elle soit. Des théoriciens non juifs en fourniront toujours une différente, celle des uns étant toujours inassimilable et inacceptable pour les autres. Il n'est donc pas étonnant que seuls ceux qui étaient le moins bien armés pour se défendre contre les sophismes d'une théorie juive, les ouvriers, s'y soient laissés prendre !

Quoi qu'il en soit et c'est ce que nous voulions dire : Si le parti devient quelquefois le lieu de réunion des hommes d'une couche sociale, il n'est pas cela dès l'origine ! Il est le lieu de rencontre d'hommes qui ont une compréhension commune ou apparentée du monde,

une doctrine et une philosophie communes. Pour l'application de cette Idée, pour la réalisation de cette théorie, ils créent une organisation et une arme, le parti. Il n'y a jamais de catégorie sociale particulière à appeler pour créer un parti. Seul le contenu idéologique et social entraînera par la suite telle couche sociale particulière à rallier le parti. Voilà la vérité pour nous !

Expression des conceptions diverses d'une race, les théories politiques seront plus ou moins adaptées au développement de cette race et certaines lui seront même nuisibles en lui étant facteurs d'affaiblissement. Le parti qui est, pour nous, facteur subjectif dans la lutte des races est le "moyen" d'une idéologie et d'une théorie qui sont plus ou moins favorables à cette race, et certains partis, nuisibles au développement harmonieux de la race doivent s'effacer ou être effacés de sa vie !

Voilà ce que nous pensons et nous pensons aussi que seul le parti qui est porteur de tous les moyens de la race doit se développer : Que seul celui-là doit en fin de compte triompher, sous peine de voir le peuple et la race péricliter, tomber en décadence et disparaître.

C'est pourquoi autant que possible le parti que nous définissons doit être le représentant et le porteur d'une conception du monde et d'une philosophie qui soient éminemment adaptées au développement et à l'épanouissement des qualités propres à notre peuple et au groupe de races qui l'a constitué ! De même que les partis marxistes sont les porteurs d'une conception juive du monde adaptée au développement et à la domination des Juifs sur le monde, de même notre parti sera le représentant des forces de notre race et des conceptions particulières aux peuples qui depuis l'origine occupent l'Occident et ont peu à peu donné au monde entier des notions de culture et de civilisation élevées.

Le parti étant le moyen de réalisation d'une théorie vivante du monde et de l'Homme, n'est plus le ramassis d'appétits qui s'associent aussi longtemps que dure la faim, mais l'union d'Hommes ayant tracé en eux-mêmes et pour eux-mêmes une image de la société et du monde d'après laquelle ils veulent "élever" et faire vivre un Homme de race particulière dont ils définissent le type, qu'ils recréent et qu'ils représentent.

Conception à forme théocratique, diront certains. Sans doute, mais nous ne faisons que reprendre pour la défense et le développement de notre race la méthode qu'ont prise Marx et les siens pour la défense et le développement de la leur et l'asservissement de la nôtre.

Cependant il est une différence fondamentale entre leur application et la nôtre. Ils affirment mais sans que ce puisse être autre chose qu'une affirmation de propagande, que de par leur modification de la structure économique du monde ils feront naître un "nouvel homme". Ce fut d'ailleurs l'un des slogans de l'agitation soviétique. Or le fait que l'Homme ne reste jamais à leurs yeux qu'une abstraction économique, les empêche de le traiter autrement et de lui fournir les possibilités de son développement complet. Au contraire selon nous, par suite de la prise de conscience de ses origines, de sa race, de ses traditions, et des constantes de son développement, par l'adoption en quelque sorte d'une foi nouvelle, l'homme modifie sa propre vie, son propre comportement et par là doit modifier la société autour de lui et transfigurer le monde. Les premiers vont d'une manipulation collective purement économique à la promesse d'une évolution de la nature de l'homme, nous allons d'une réforme individuelle physique et morale à la modification sociale collective.

Nous avons parlé de foi nouvelle ! C'est qu'en effet nous nous opposons absolument aussi à cette conception qui fait de la préexistence d'un "chef" la condition préalable à l'existence de tout mouvement et à tout développement politique, moral et social. Il est possible, il est probable, il est souhaitable qu'un ou quelques chefs deviennent les champions et les représentants de l'Idée, de la foi nouvelle, mais nous ne considérons pas que leur existence soit la condition préalable à la naissance du mouvement. Chacun doit, en lui-même d'abord, sentir et trouver la force de l'Idée que nous défendons, l'instinct de sa Race. La grossière erreur de mouvements semblables au nôtre dans le passé a été de vouloir désigner ou suivre d'abord un chef et de cesser ensuite de voir où il allait, de cesser ensuite de se réformer soi-même !

La condition au contraire de participation au mouvement est de comprendre et d'admettre son but et sa forme et d'en devenir, individuellement, l'apôtre et le missionnaire.

Nous avons choisi de reprendre la forme d'organisation, sauf quelques modifications, qui est celle des partis communistes. Nous n'avons pas voulu opposer formellement cellule à cellule, mais nous avons voulu contraindre chacun à étudier individuellement et à développer son initiative personnelle.

Ce qu'obscurément souhaitaient les communistes : "faire des militants" individuellement aptes à s'orienter dans la lutte politique et sociale, nous en affirmons, nous, hautement la nécessité. Ainsi chacun deviendra, pris séparément, un homme qui vit suivant une foi particulière et subordonne tout à cette foi. Du jour où seulement cinq hommes sont réunis dans une cellule, il n'y a plus d'adhésion grégaire dans l'enthousiasme collectif d'une foule, il y a discussion et adhésion profonde, par l'étude.

Ainsi peu à peu chacun apprendra mieux à savoir ce qu'il veut et comment il le veut, il sentira que l'Idée repose aussi sur lui et se sentant plus profondément responsable du parti il en deviendra consciemment le représentant et l'apôtre.

Le parti, comme un "ordre", a son "initiation" qui est l'adhésion réfléchie à sa façon de voir. Il n'y a plus, après cette "initiation", cette adhésion, de recul possible, ni d'abandon : L'Idée adhère à l'Homme autant que l'Homme à l'Idée ! Qu'ensuite et de plus, un chef représente la direction et la personnification de l'idée n'a qu'une valeur presque secondaire. Chacun, pris isolément doit "être le Parti" comme chaque fidèle pris seul devrait être "l'Égalise".

Il est certain que l'entrée dans un tel "ordre" ne sera ni libre absolument, ni facile. Il est certain que ne pourront y entrer que ceux qui racialement et personnellement sont aptes à en faire partie. Comment un être étranger à la Race pourrait-il adopter une telle conception de la vie et du parti ? Comment même pourrait-il l'imaginer ? Elle lui est étrangère, simplement. Comment aussi le sceptique, l'indifférent, le jouisseur pourraient-ils y trouver leur place et un aliment à leurs besoins ?

La définition sera donc celle-ci : Le parti est un Ordre au service d'une Idée, ses membres sont les servants de cet Ordre et de cette Idée. Chacun de ses membres, même seul, doit pouvoir œuvrer à propager cette foi, partout et en tout temps. Ce sont donc des hommes qui n'ont pas à suivre aveuglément, mais au contraire, qui ont à "servir" volontairement.

Ils n'ont plus seulement à recueillir le fruit de l'effort politique de quelques chefs ou de

quelques militants, ils ont, eux-mêmes, à combattre et à conquérir. Ils n'ont plus à connaître le plaisir douceâtre de "moissonner", ils ont à connaître la joie profonde et la peine de celui qui laboure et qui sème. Il ne leur suffit plus de soupeser d'un air satisfait l'épi gonflé et le grain qui en sort ; Il leur faut déchirer le sol et y jeter des grains qu'ils ne moissonneront peut-être pas. Il leur faudra accomplir cet acte de foi qui consiste à semer un grain dont on sait tout ce qu'il vaut, sans savoir s'il lèvera mais en ayant au cœur la certitude gratuite et aveugle qu'il portera une moisson. Voilà l'Homme que nous voulons trouver dans ce parti nouveau !

UNE RENAISSANCE PERSONNELLE ET LE PARTI

Pourtant nous avons beau dire qu'il nous faut tirer de notre peuple le levain d'un homme nouveau, l'affirmer et ébaucher un programme ne suffit à aucun prix. Pour un homme neuf, et pour un parti neuf, il faut aussi des mots qui aient un autre poids et n'aient jamais été alliés à l'idée d'un Parti et à l'image qu'on s'en fait couramment. — Un Homme neuf. Des gestes neufs ! Chacun de vous, Camarades, connus et inconnus, membres de notre peuple et de notre race, doit avoir au cœur l'amour profond de son parti, non pour ce qu'il est, peut-être non plus pour ce qu'il sera, mais pour ce qu'il doit être et pour ce qu'il porte en lui, de sève et de sang, de promesse et de certitude. L'amour du Parti doit être comme l'acte de foi en l'idée dont le parti est porteur et non l'attachement superficiel à sa forme extérieure ou à ses chefs ! L'Idée que porte le Parti doit être à chacun de ses membres comme la confiance aveugle et encore gratuite que le fiancé porte à la fiancée. au plus profond du cœur et à chacun de ses gestes. Si ces mots naissent nouveaux à notre esprit comme s'appliquant à un parti politique c'est que celui-là doit porter en lui, non la promesse électorale à une faim qu'on aiguise mais la Vie et le Sang, la Force et l'Avenir d'une Race et d'un Monde !

Que chacun de vous, en se levant le matin se demande : "Que vais-je faire aujourd'hui pour l'Idée et pour le Parti ?" Il faut qu'à chacun de ses gestes du jour, il se dise que ce geste-là importe aussi au Parti et va servir ou desservir l'Idée. Que chacun des gestes soit donc pesé au long du jour et qu'il soit mûri. Qu'il ne soit que comme un nouvel acte de foi dans la Race et le Sang, dans le Sol et dans le Parti. On est membre de son Parti, vingt-quatre heures par jour et, même au seuil du sommeil, il faut encore songer à servir le Parti !

Certains ont dit qu'on ne s'occupe de politique qu'aux heures creuses, aux heures libres, aux heures de loisir. C'est au contraire pendant les autres heures qu'on s'occupe de l'Idée et pendant les heures de loisir, on y pense et on s'y prépare ! On agit toujours en homme de parti, en porteur de l'Idée ! Et aux instants "creux", on pense à ce que fera l'Homme de parti à ses heures de travail.

Que te rapporte cela ? Diront certains. — Soit ! Juges-tu que le fait d'appartenir à une certaine race, d'avoir certaines affinités, de vivre au milieu des signes évidents d'une culture et d'une conception du monde particulières ne soient pas des choses que tu as, que tu reçois ? Elles ne sont pas là par hasard. Tu les as reçues en dépôt, tu as une dette ! Le fait de lutter dans le Parti et pour l'Idée te "rapporte" que tu les gardes et que tu les enrichis. Nul ne peut dire "après moi le déluge" car le déluge est là avant qu'il s'en aille, s'il l'a laissé venir !

Sache aussi que tu ne peux être la dupe de personne si tu sers non un Homme mais l'Idée. En servant seulement une doctrine c'est celui qui voudrait te duper qui le sera lui-même, par ta seule foi. En effet sans la Foi, il n'osera pas ce que tu oses, il n'accomplira pas ce que tu accomplis. Le mouvement et la vie grâce à ta Foi le balaieront. Il sera jeté dans une telle atmosphère que la honte le gagnant il partira ou se laissera gagner par la Foi elle-même.

D'autres t'ont dit : "Je sers la politique et le Parti, de temps à autre, mais le dimanche, mais le soir, quand je suis avec mes amis, avec ma femme, ma fiancée, alors, non ! —Fort bien ! Pourrais-tu penser comme un catholique durant dix heures du jour et la onzième agir et raisonner comme un protestant ou un mahométan ou en bouddhiste ? Alors tu ne peux non plus pendant quelques heures réclamer une certaine manière de vivre, puis aux autres heures démentir et oublier ta conception de la vie et ton Idée qui la détermine. Pourrais-tu démontrer pendant quatre heures les méfaits du métissage, puis tout aussitôt, à la cinquième aller préparer au monde un nouveau métis ? Cela est impossible ou méprisable. Dans ta famille, là où tu vis, à tout instant, ta vie doit demeurer aussi élevée, ton Esprit doit rester porté par l'Idée et le Parti.

Il est possible que parfois, par la force des choses, tu te trouves dans un milieu où ton Idée ne peut être émise. Mieux vaut te taire que renier ce qui est ta raison de vivre. Mieux vaut l'impolitesse que la capitulation et mieux la muflerie que la trahison !

Partout, d'ailleurs, si avec fermeté, dignité et calme, tu oses défendre ta conception, il n'est pas de milieu qui puisse lui rester complètement hostile et fermé. C'est là seulement question de courage et de Foi !

Parce que le parti porte ton Idée et ta Foi, parce que ton adhésion y est réfléchie et profonde, tu ne viens pas au parti en passant, comme tu vas au syndicat quand tu as besoin de lui. Tu as toujours besoin de ton Parti, tu vis en lui et il vit en toi comme le fidèle vit dans son Église et l'Église par ses fidèles.

Du jour où tu es venu au Parti tu t'es engagé à vivre d'une vie nouvelle car tu as accepté la manière nouvelle de comprendre le monde qui est celle du Parti. Tu as adopté un étalon nouveau de mesure pour évaluer les choses et les êtres. De ce jour, ta vie privée cesse d'exister de la même façon qu'elle existait auparavant. Parce que tu t'es "engagé", tu as engagé non seulement l'écorce de toi-même pour accomplir quelques gestes automatiques tels que coller une affiche ou distribuer un journal, mais c'est ton esprit et ton cœur que tu as engagés également. Toute ta vie et tous tes rapports avec ton milieu habituel doivent être modifiés et j'allais écrire "bouleversés". Tu voyais le monde jusqu'ici comme tous le voient mais soudain les écailles tombant de tes yeux tu le découvres à nouveau. Voilà ce qu'exige de toi le Parti ! Voilà ce qu'il t'apporte !

Du jour où tu viens au parti tes actes ont plus de résonance et ont des prolongements insoupçonnés. Tes actes ne t'appartiennent plus, mais appartiennent au Parti et à l'Idée qu'il personnifie. Si tu admets que ta conviction et l'opinion du Parti doivent réformer la société non seulement en surface mais doivent la bouleverser dans sa substance même en lui apportant des valeurs nouvelles ; Si tu penses que les nouveaux critères, la nouvelle échelle de valeurs que tu apportes par le Parti doivent transformer non seulement le Monde, mais l'Homme d'abord dans le monde, alors tu pèseras chaque geste et tu sentiras toute ta responsabilité.

Du jour où tu viens au parti, tu cesses de dire "Je" pour dire : "Nous". — "Nous" le parti, "nous", cette élite d'Hommes qui partent non seulement à la conquête du pouvoir, non seulement à la lutte politique qui serait simple et minime mais à la conquête de l'Homme et de son but même. "Nous", cette poignée de Combattants et de "Maîtres" (maître dans le sens d'éducateur) qui apportent une vérité pour la vie du millénaire.

Tu cesses évidemment d'être libre au sens individuel que lui donnent les plats démocrates bourgeois, mais tu deviens fort de toute cette association et de toutes ces adhésions et c'est cette force même qui te rend libre d'une merveilleuse liberté venue du fond de toi-même. Tu sais que tu as été libre de venir ou de ne pas venir, de choisir ou non cette vie nouvelle, et quand tu l'as choisie tu as senti en toi cette certitude d'être enfin sur la voie que tu cherchais. Tu as senti que toutes les forces que tu avais autour de toi s'ajoutaient à ta force pour te libérer un peu plus. rire libre, n'est-ce pas avoir la possibilité de réaliser dans la vie et le monde la conception qu'on a de la vie et du monde ? Quand tu es venu au Parti ta conception et celle du Parti s'étant confondues, tu as acquis par lui la possibilité, la liberté de réaliser ta conception. Il y ajoute la force de la réaliser que, seul, tu n'avais pas ! Il a accru ainsi ta Liberté de toute l'amplitude de sa Force, de toute la volonté de son nombre. C'est la force seule, la force de l'adhésion profonde et de la participation profonde à la vie du Parti, qui font ta liberté et ta force. Voilà encore ce que te donne le Parti ! Voilà ce qui rend ton devoir illimité, comme illimité ton effort, et comme illimité ton pouvoir à l'intérieur du Parti et voilà ce qui t'engageant, engage par là même le Parti envers toi ! Tu lui donnes tout mais en retour il t'apporte tout. Cela ne veut pas dire que le Parti te fera vivre matériellement, mais que le Parti intellectuellement et moralement répondra à tous tes besoins, à toutes tes questions, à toutes tes inquiétudes.

Nous savons que le petit bourgeois, l'épicier et chacun de ceux qui pensent et qui pèsent la morale en épiciers ne pourront supporter une telle conception, une telle adhésion, un tel don. Mais le racisme ne fait pas un Parti ni un Monde pour que les épiciers y règnent et pour que la morale des épiciers y devienne la Loi. Que tous les faibles, les incertains, que tous ceux qui souhaitent la vie facile et large immédiatement et pour eux seuls se tiennent écartés du Parti. Ils n'y seraient pas à l'aise, ils ne pourraient pas y vivre et, sans doute, ils nous empêcheraient aussi d'y demeurer.

C'est pourquoi, nous qui avons accepté d'avance ces obligations et ces devoirs, qui avons voulu vivre dangereusement, qui avons voulu que cette morale et cette conception deviennent nôtres, nous disons à tous ceux qui pèsent la morale sur une balance d'épiciers : "Laissez-nous la route libre, votre voie n'est pas la nôtre !"

Mais à tous ceux qui sont capables de donner eux-mêmes et plus qu'eux-mêmes à une cause, à tous ceux qui sont capables de concevoir cette cause et de s'y mesurer, à tous ceux dont la vie veut être une lutte, un combat, une conquête, à tous ceux-là, nous disons : Venez à nous, et, ensemble, marchons ! Nous ne voulons pas faire une chapelle, ni même une église nouvelle. Notre Parti n'est pas une boutique concurrente des autres boutiques électorales. Nous portons une Idée, au service d'un Peuple et d'une Race ; Nous œuvrons à unir ce peuple et à sauver, de cette race, ce qui peut encore être sauvé. Nous n'avons pas à nous occuper des groupes ou des partis existants. Peut-être veulent-ils s'occuper de nous et s'opposer à cette œuvre ? Tant pis pour eux, car ils seront balayés et brisés par l'élan d'un peuple qui se libère, d'une race qui reprend conscience. Ils retourneront à l'oubli d'où ils sont venus, au néant duquel ils sortent à peine !

Désormais, à toi qui es venu et qui as fait tienne notre conception, nous disons : Que la Joie du Combat soit avec toi !

Il faut désormais que chaque matin ton réveil soit comme un cri de guerre et un cri de victoire, comme un hymne de vie pour la journée qui vient. Tu apprendras chaque jour à

chanter à ton réveil afin que la Force et la Joie de ton chant éveillent aussi la Joie et la Force de ton cœur ! Tu ne chanteras pas alors de ces mièvres romances que l'accordéon étire au coin des rues, mais nos chants du peuple, et nos chants de combat : De ces chants qui sont allés au bout du monde au pas rythmé de nos armées ; Non pas encore de ces chants à la Déroulède bêtes à pleurer mais ceux qui surent unir la lutte socialiste à la volonté du combat. Quand tu auras ainsi commencé le jour, tu partiras d'un pas plus franc pour le travail et la propagande !

Mais tu voudras donner plus encore au Parti ! Non seulement tu voudras susciter en toi chaque matin l'élan qui te fera triompher dans les combats du jour mais tu lui donneras quelques instants de silence et de réflexion que tu ne pourras plus lui donner au long du jour. Nous avons dit que tu devenais un Homme nouveau. Ces cinq minutes-là t'aideront à le devenir. Les hommes de notre peuple, ont désappris de méditer dans le silence et la solitude ! Toi, homme nouveau, tu l'apprendras de nouveau pour toi-même et ton peuple. Cinq minutes pendant lesquelles tu mesureras ta force et ton But. Peut-être au début tu ne penseras à rien ou ta pensée vagabondera mais bientôt ces cinq minutes seront par leur discipline même riches de substance et de vie.

À ce moment, tu appelleras à toi toutes les forces qui sont éparses en toi et autour de toi pour ce combat immense que tu as entrepris et pour guider ta Méditation c'est tout l'esprit de ta Race et de ton Sang que tu appelleras à ton aide :

> "Esprit de notre Race ! Et Esprit de notre Sang ! Sois en nous-mêmes et en notre Peuple ! Pénètre nos esprits et nos cœurs ! Anime nos pensées et nos actes en ce jour et dans les jours à venir ! Car c'est toi, Esprit de notre Race et Esprit de notre Sang, qui a fait la grandeur et la puissance de notre Peuple — C'est toi qui as fait naître en lui les Combattants et les Conquérants !
>
> "Fais de nous aussi, Esprit de notre Race et de notre Sang ! Des Combattants fidèles et des Conquérants du Monde nouveau — Toi qui as fait la Culture et le Rayonnement de l'Occident, donne-nous la force de lutter et de vaincre ! Fais de nous les champions du Sol et du Sang, du Parti et de la Liberté !"

UN DERNIER MOT

Le socialiste européen a pu assister à la succession des scissions sans nombre qui ont eu lieu dans le mouvement socialiste. S'il était l'un des militants de la base, c'est-à-dire s'il était resté en contact avec son peuple, il n'en a pas moins gardé la nostalgie d'une organisation unifiée. Il n'en a pas moins conservé la conviction que le socialisme est un, dans son esprit. Sans cesse il a souhaité "l'unité", cette unité que tant de bonzes ont rompue et dont tant de théoriciens ont dit qu'elle était impossible, cette unité enfin à laquelle ils ont imposé tant de conditions préalables qu'ils l'ont effectivement rendue impossible.

Ainsi après avoir prétendu que le peuple était et devait être de toute éternité divisé en classes qui s'opposeraient, ils agissaient de telle façon que le socialisme lui-même, bien qu'émanation (selon eux) d'une classe unique, était voué au morcellement, à l'opposition. Ainsi même cette "classe" dont ils se faisaient les champions et dont ils se sacraient représentants était scindée en fractions rivales et ennemies dont les membres souvent finissaient par s'affronter comme en Autriche, en Allemagne, en Pologne et en tant d'autres lieux, les armes à la main.

Jamais un homme du peuple ne s'est résigné à cette division et s'il n'en comprenait pas toujours les raisons, il n'en supportait que difficilement les conséquences.

Nous avons dit ailleurs quels furent les motifs de la division, nous avons précisé ce qui rendrait l'unité possible. Nous avons dit où se trouvait le principe commun du socialisme qui permettrait toujours à l'unité d'un mouvement socialiste au sein d'une même race de se rétablir.

Dès l'instant où peut s'établir de façon consciente et claire un principe, qui, admis par tous et dominant toutes les autres motions les conditionne, la question de l'unité est vite résolue. Des "tendances" d'application diverses peuvent se faire jour, elles concourront toutes au même but. Le rôle du chef sera de les coordonner et de les diriger en utilisant chaque force, là où son emploi sera le plus utile. Il est clair pour chacun que des tempéraments divers font les uns "réformistes", les autres "violents", mais, de même que dans le peuple on trouve des hommes de cabinet et des militaires, il est possible, dans un même parti, d'utiliser les tendances particulières dans l'intérêt du parti. Cela était impossible aussi longtemps que la violence ou la non-violence servaient de critère à une discussion doctrinale, c'est facile à l'instant où le critère devient l'obéissance aux lois de la race ou leur refus.

Jusqu'ici, parce que le problème était posé à l'envers, la poursuite de l'unité était une chimère qui se heurtait dans tous les cas à la discussion byzantine : Violence ou non-violence, prise comme base doctrinale. Du fait que le combat pour la race et pour le socialisme dans la race nécessite l'utilisation simultanée ou successive mais en tous cas la coexistence des deux moyens, l'unité est inévitable ; La division elle-même ne se conçoit plus. Aucun des partis en présence n'a accepté de faire de concessions ? Soit ! Mais personne maintenant ne

leur en demande : Ils sont tous deux aussi nécessaires. Il n'est pas de progrès saris éducation, sans propagande, en un mot sans "juristes", mais en revanche si la propagande n'est pas protégée, si l'éducation n'est pas menée brutalement, si la loi en un mot n'a pas son appui et son "bras séculier", aucun progrès non plus n'est possible. Si nous politisons un peu plus nos expressions, nous dirons que sans théoriciens, sans parlementaires, sans délégués le contrat social est impossible. Mais sans manifestations et sans organisation de combat, l'action des théoriciens et des parlementaires est vouée à l'échec. Qui ne sait qu'un bruit de bottes a pu parfois dans la vie des peuples hâter et faciliter une négociation ? Qui, dans le mouvement socialiste, accepterait de renoncer à ce moyen ? Mais aussi qui ignore que ce moyen seul ne mène qu'à l'écrasement et à l'échec ?

C'est parce que le socialiste raciste sait que l'histoire se fait par l'utilisation des deux moyens combinés dans des proportions diverses qu'il accepte facilement toute la gamme de ces tendances extrêmes et de leurs intermédiaires. Il demande seulement, ce qui est facile, que la discipline générale soit respectée ; Que les chefs pris comme arbitres, utilisant chacune et en dosant les effets, aient toute possibilité de manœuvre. En un mot le raciste exige l'unité de commandement dans le combat social comme étant le seul moyen de vaincre, le critère unique étant toujours l'intérêt supérieur du peuple et de la race.

Les chefs ou mieux le chef du parti devra donc, en même temps, avoir assez conscience de sa responsabilité et de ses devoirs pour ne se laisser aller à aucune préférence sentimentale pour l'une des tendances, mais ne voir en tout temps que l'intérêt du parti, du peuple et de la race.

Naturellement ce chef sera un homme et ne pourra jamais être totalement impartial, mais s'il sait s'entourer de conseils judicieux il pourra commettre peu de fautes. D'autre part la faute commise est toujours sans importance grave si l'unité rigide de l'organisation permet de la réparer. L'unité et la discipline sont les deux pôles vivants de l'organisation qui permettent toujours de parer à toutes les erreurs et le plus souvent d'utiliser même les erreurs dans le plus grand intérêt du parti et du peuple.

Ce qui assurera l'unité et la permanence du mouvement, c'est-à-dire du socialisme réunifié sur sa base raciale et populaire, c'est son aptitude à sélectionner des chefs qui soient capables de voir loin et profond l'intérêt du peuple et de la race ; Dont la vie soit comme le modèle pour chaque raciste de ce que peut et doit être le militant. Ce qui assurera la permanence de l'action c'est l'aptitude à chaque moment historique donné, de résoudre chaque problème et de leur donner une réponse qui soit conforme au destin racial du peuple.

Ce ne sont pas les "tendances" en tant que telles qui jusqu'ici ont pu "avoir raison", leurs doctrines particulières avaient trop peu de liaison avec la vie véritable du peuple pour que leur "raison" ne soit pas fallacieuse et essentiellement provisoire. Ce ne sont pas les tendances en tant que telles qui pourront à l'avenir non plus définir la meilleure ligne à adopter, mais seulement les chefs issus de quelque tendance que ce soit et qui sauront assez s'abstraire de leurs divergences pour ne mesurer que les résonances profondes d'une action possible.

Ainsi toute la vie du mouvement socialiste, tout l'avenir et la permanence de l'unité sont liés à cette seule capacité de sélection constante et rigoureuse de ses cadres et surtout de ses cadres supérieurs.

Aucun sacrifice ne devra être trop grand pour assurer cette sélection, le recrutement

systématique et la formation de ces cadres.

On nous objectera que le danger de remettre à quelques-uns ou à un seul le soin de décider quels sont les intérêts de tout le peuple et même de toute la race est considérable, en ce sens que cette autorité à lui conférée est grosse de conséquences en cas d'erreur. Encore une fois, nous pensons que cette unité de commandement est la seule condition de vie de l'unité et si nous voulons chercher des exemples historiques d'organisations ayant utilisé avec fruit le même procédé de direction, nous n'aurons aucune peine à en trouver : L'unité absolue de commandement et la discipline rigide permettent dans tous les cas une permanence certaine et une vitalité sans défaillance à toute organisation. La condition d'acceptation de cette discipline et de cette unité est seulement la soumission individuelle au but à atteindre. Le nôtre est assez important, assez vaste et élevé, pour que chaque raciste soumette sa vie à cet impératif.

Une fois de plus nous résumerons donc ce que nous avons dit : Par le parti, l'adhérent est réintroduit dans la grande réalité de la lutte socialiste après la prise de conscience par lui de la permanence raciale. Cette prise de conscience lui est non pas imposée par le parti mais par l'étude personnelle de l'histoire de sa race et des théories sociales issues du génie de sa race. Le type humain qu'il aura retrouvé et accepté de reproduire, il ne pourra le reproduire complètement que dans le parti et par le parti, seul moyen et arme du peuple et de la race pour réaliser leurs destinées. Il pourra se confier au parti précisément parce que seul le parti réalise la sélection rigoureuse qui permettra d'orienter le peuple en raison de ses nécessités profondes et lointaines. Voilà la position du socialiste raciste.

Nous concluons enfin qu'il ne reconnaîtra pour justes et acceptables les décisions du parti au moment où il acceptera d'en être membre que parce qu'il aura en suite de son étude pris conscience que le Parti est bien l'héritier des millénaires de civilisation blanche qui nous précèdent.

La nécessité affirmée par nous de la prise de conscience individuelle antérieure à l'adhésion, nous amène par voie de conséquence à ne pas accepter à la légère l'adhésion de celui qui se présente. C'est pourquoi un temps de stage doit être imposé à chacun, stage au cours duquel il étudie le parti et ses conceptions ; Au cours duquel il démontre aussi sa détermination d'accepter le nouveau genre de vie que comporte son adhésion.

La plupart des hommes de notre peuple jusqu'à ce jour, quand ils sont allés à un parti politique y ont été accueillis à bras ouverts et sans explications, sans obligation préalable. C'est qu'il s'agissait uniquement d'accepter les quelques revendications démagogiques et inconsistantes de ce parti sans que naturellement il puisse pour eux en découler une obligation quelconque. Les partis ne se croient pas obligés de réaliser leur maigre programme, comment pourraient-ils demander à leurs adhérents plus de dévouement et d'honnêteté ?

Les racistes voudront tenter un renouvellement total des notions de programme, de doctrine et d'adhésion. Ils ont posé comme revendication non de prendre vulgairement le pouvoir mais de recréer le peuple uni et la race forte. Le but essentiel est, non de remplacer une constitution par une autre mais de fixer à chacun le but de sa vie, sachant fort bien que si les mœurs et les caractères changent, la constitution et la loi changent d'elles-mêmes.

Il s'agit donc de créer à chacun une obligation morale de choix entre la santé et la décadence, et tout homme du peuple devra faire ce choix à un moment quelconque.

Par suite désormais, pour chacun, une série de questions se posera dans la vie de tous les jours : Ai-je conduit et construit ma vie personnelle dans le sens qui est celui des traditions de la race à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir ? Puis — Ai-je en adoptant ce sens primordial, rempli toute ma tâche et ai-je vraiment réalisé en moi le maximum de ce que le type racial auquel j'appartiens peut réaliser ? — Enfin, ayant adopté ce sens et ayant fait sur le plan personnel tout ce qui dépendait de moi pour développer en moi les qualités de la race qui s'y trouvaient en puissance, ai-je participé au combat collectif de la race pour sa défense et son progrès ? Trois étapes donc : La prise de conscience personnelle, l'effort personnel, l'effort collectif. Seul celui qui aura franchi ces trois étapes, qui aura satisfait à ces trois nécessités, aura le droit de dire qu'il est digne de son peuple et qu'il participe à la destinée de sa race. Seul celui-là aussi aura sa place dans le parti : C'est sur la réponse affirmative à ces trois impératifs que sera pesé le nouvel adhérent. Sa valeur personnelle, c'est-à-dire la façon dont personnellement il pourra satisfaire à l'effort personnel et collectif lui donnera l'occasion de s'élever dans le parti, mais il aura dû passer par cette première sélection.

C'est ici d'ailleurs que nous atteignons au fond moral du problème. Pour être tin individu vraiment utile à son peuple et à sa race, il faut faire plus à nos yeux que ne pas nuire à son développement en accomplissant par ailleurs son devoir social quotidien.

Celui qui chaque jour accomplit son travail normal et reste politiquement "neutre" pourra penser que du fait même de l'accomplissement de sa besogne il a aidé à la vie de son peuple. Du point de vue marxiste, du strict point de vue d'une économie mathématique cela est bien exact, niais pour nous celui qui ne fait que cela n'a aucunement satisfait à son devoir. Il n'a contribué en aucune manière à assurer la permanence et l'élévation de son peuple, et voilà ce que nous lui reprochons : Ni à son travail, ni dans sa famille, ni dans la société, il n'aura été tin exemple, un conquérant, un législateur, et par suite il n'aura aucunement atteint au type racial qui est le nôtre.

La notion purement légale, juridique : "Je n'ai rien fait contre ma race et mon peuple" ne peut suffire au raciste. La notion même "J'ai fait *quelque chose* pour ma race et mon peuple" lui est étrangère également. La seule conception qui soit sienne est celle-ci : "J'ai fait dans tous les domaines tout ce qu'il était humainement possible de faire pour nia race et mon peuple". Bien plus, il ajoutera qu'en ce faisant il n'a rien fait de plus que ce qu'il devait en raison de l'héritage immense qu'il a reçu en dépôt. Toute autre attitude est à ses yeux quasi négative. Celui qui n'agit pas ainsi ne représente pas le type de la race qui est effort, combat, conquête et tendance vers la perfection. Or celui qui n'est" pas ce type n'a rien fait pour sa race puisqu'il la représentera et la perpétuera incomplète. Il sera sans le savoir ou le vouloir, cause de dégénérescence pour elle. Selon le racisme par suite, même celui qui se sera contenté de "faire beaucoup" sans faire "tout" pour la race et le peuple, celui-là est encore un fauteur de déclin.

Être digne de la race, se confondre avec la lignée ininterrompue qui vient du fond des âges en ajoutant encore à son héritage, voilà le seul But. On pourra alors se demander ce que chacun doit faire pour accomplir ainsi sa destinée raciale. Nous répondrons simplement que son devoir est de s'intégrer au parti, seul organisme capable de lui indiquer le meilleur moyen d'orienter son effort. On peut d'ailleurs supposer qu'il soit possible que le peuple et le parti finissent par se confondre le jour où tout homme du peuple aura pris conscience de ce But. C'est aussi pourquoi nous insistons sur le fait qu'il n'y ait pas d'adhésion formelle.

Elle serait sans valeur et empêcherait le parti d'accomplir sa véritable tâche. La plus haute valeur à laquelle puisse prétendre un homme si le parti est digne de la mission qu'il accepte de porter est la qualité de membre du parti, car c'est le parti qui permet de réaliser complètement son idéal.

Pourtant l'autorité que tant de Français redoutent ne sera-t-elle pas terrible dans ce parti qui entend régir toutes les activités de ses membres et prétend à pénétrer même sa vie privée ? C'est à chacun à fixer le poids dont la discipline pèsera sur lui et nous sommes persuadés qu'elle sera bien légère à quiconque sera venu délibérément et honnêtement au parti. Il serait sans doute simpliste de parler de politique sans discipline, de lutte politique sans direction politique, et d'autorité morale du parti sans considérer que le parti doive être puissamment centralisé.

Pourtant si l'adhésion de chacun est bien mûrie, si son obéissance aux impératifs de la tradition raciale est absolue, la discipline du parti non seulement lui sera légère mais elle lui sera un appui et une force.

S'il se soumet à une discipline ce sera davantage à celle que sa conscience lui aura imposée, qu'à celle que lui offrira le parti. Celle du parti ne sera pour lui que l'ordre normal d'une association destinée à appliquer la maxime de sa propre volonté. La position personnelle étant prise il admettra en effet qu'elle peut et doit servir de base à la loi. Il ne songera pas dans ce cas à se soustraire à cette loi. L'autorité du parti deviendra par là même celle de sa propre volonté. C'est à ce moment qu'il aura au maximum réalisé sa liberté en même temps que l'unité totale de sa propre destinée. L'autorité rigide du parti sera donc d'autant plus rigide et justifiée qu'elle puisera sa raison d'être dans la conviction et la conscience profonde de chacun de ses membres. C'est ainsi que s'épaulent constamment la liberté de l'individu dans sa détermination et la discipline du parti pour sa réalisation.

Cette liberté comme cette discipline sont naturellement liées à la qualité des individus qui l'acceptent et ce n'est pas l'individu que vingt métissages ont abâtardi qui pourra s'élever à un tel choix et se soumettre à une telle autorité. Il ne concevrait ni l'un ni l'autre.

Cette détermination, individuelle et collective tour à tour, se conçoit seulement en raison de la théorie qui en est l'origine. On voit mal l'adhérent d'un quelconque parti politique "bourgeois" ou marxiste essayer de résoudre un problème personnel, puis social, puis politique, enfin moral ; En fin de compte accorder sa confiance totale et l'intégralité de ses forces à une cause et au parti qui la représente. Cela implique un certain niveau racial, moral et politique qui ne sont pas chez chacun de mise à notre époque.

Parce que nos principes dessinent une image de l'homme singulièrement puissante et attirante, parce que d'autre part la puissance d'évocation de la race est illimitée, la conviction et l'action, la discipline et la liberté, la détermination personnelle et la vie collective peuvent trouver le chemin des esprits dans notre peuple.

C'est pourquoi nous sommes persuadés du succès final de nos revendications et du triomphe de notre conception de la vie et du monde.

Décembre 1946

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre **Page**

Préface 7
Notes biograhiques 9

I Création de lhomme nouveau 15
II Socialisme et racisme 25
III La pensée de l'homme nouveau 39
IV Le raciste et son peuple 49
V Le raciste et son parti 55
VI Le raciste et la liberté 67
VII Le raciste et la morale 73
VIII Un parti et son programme 79
IX Une renaissance personnelle et le parti 87
X un dernier mot 93

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AOÛT 1975
SUR LES PRESSES DE
PAYETTE & SIMMS INC.
À SAINT-LAMBERT, P.Q.

RENÉ BINET

INSTITUT SUPÉRIEUR DES SCIENCES

PSYCHOSOMATIQUES, BIOLOGIQUES ET RACIALES

AKADEMIE FÜR PSYCHOSOMATIK,
BIOLOGIE UND RASSENKUNDE

Secrétariats:

– Europe et Afrique: Case Ville 2428, 1002 Lausanne, Suisse.
– Amérique et ailleurs: C.P. 303, succ. Youville, Montréal, Canada.